

Octubre 24/1773
Tesoro de Autores Ilustres

15354

LA PLURALIDAD
DE LAS
EXISTENCIAS DEL ALMA

POB

ANDRES PEZZANI

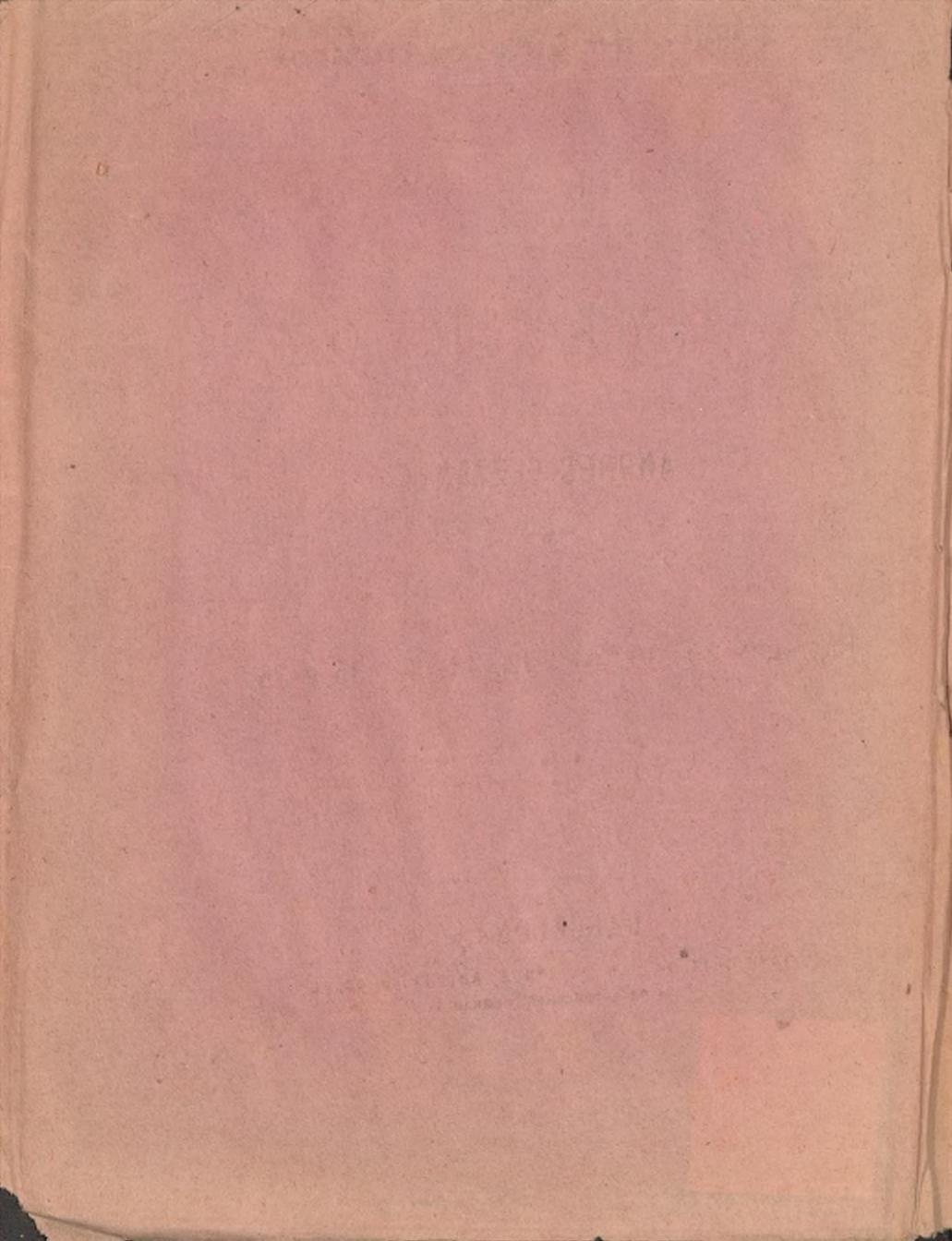
Entregas 29. 30, 31. 32, 33, 34, 35 y 36.

BARCELONA

LIBRERIA DE D. JUAN OLIVERES, EDITOR-IMPRESOR,
CALLE DE ESCUDILLERS, NÚMERO 37.

1875.

L47
2796



— Ou, si vous l'aimez mieux, avec M. le comte de Bléré....

— De qui parlez-vous?... Entendons-nous bien, répliqua Mme d'Albreuse un peu troublée.

— Nous parlons, ce me semble, de la même personne; seulement, chez vous, elle s'appelle M. le comte de Bléré.... Comprenez-vous, madame? »

Julie tressaillit, et tout à coup :

« Je comprends que vous vous êtes mis trois contre une femme.... M. le duc de Carlepont, vous son fils, et M. de Bléré.... Sans compter sans doute M. Gilbert de Lanta, votre ami, ce qui fait quatre.... Et vous êtes des gentilshommes, à ce qu'on dit !

— Je crois, madame, que je n'ai plus rien à ajouter, » reprit Henri qui se leva.

Mais brusquement, avec un élan et une vivacité qui la portèrent dans ses bras, Mme d'Albreuse retint le fugitif :

« Que t'ai-je fait ? Que t'a-t-on dit, parle, explique-toi, je t'en prie, je le veux ! s'écria-t-elle ; si tu m'accuses, du moins, dis-moi quel crime j'ai commis ; est-ce possible que tu me condamnes sans m'entendre, toi, mon Henri ? Mais tu ne m'aimes donc plus ? Que s'est-il passé?... Hier j'étais la plus heureuse, hélas ! la plus adorée des femmes, et aujourd'hui !... Comment, en une nuit, en quelques heures, et sans que je sache pourquoi.... rien, plus rien !... Ah ! il me semblait que tu m'aimerais toujours et tu ne sais pas quel bonheur c'était pour moi que cet amour ! mais parle, réponds, dis-moi tout ! »

Henri sentit que la folie le gagnait ; il se dégagea des bras de Julie.

« Vous le voulez, dit-il ; eh bien ! soit.

— S'il discute je ne suis pas encore perdue, » pensa-t-elle.

Et tout haut, avec un sourire :

« Voyons, quelle faute, quelle horrible faute avez-vous à me reprocher? reprit-elle.... je verrai bien après si je ne suis plus cette même Julie que vous avez aimée.

— M. de Mennecy, — ou, pour parler plus clairement, M. de Bléré, — n'est-il pas venu ici plusieurs fois, fréquemment? m'en avez-vous instruit? m'avez-vous parlé de ses visites assidues, de ses projets? Je ne voyais que M. des Bordes et M. le baron de Pratz; et quand votre porte se fermait pour tout le monde, elle s'ouvrait pour lui.

— Est-ce là tout?

— L'autre soir j'étais dans la rue, presque fou, hale-tant; votre image dans le cœur, votre nom sur les lèvres. Je ne voulais rien voir.... vous étiez mon espoir, ma vie, et je sentais que j'allais tout perdre.... Ah! si vous aviez été celle que j'espérais, la femme aimante et sincère que j'idolâtrais, quelle ivresse n'eût pas été la mienne et quel dévouement sans limite n'eût pas payé ce bonheur qui était votre ouvrage.... Mais non! une porte s'ouvre et vous paraissez au bras d'un autre, et, bientôt après, vous vous enfoncez dans la nuit, tandis qu'autour de moi tout chancelait! Vous ne savez pas ce qui s'est passé en moi pendant cette heure cruelle.... il m'a semblé que tout le sang de mon cœur s'échappait d'un seul coup. Julie n'était plus! Julie était morte! »

Mme d'Albreuse, qui ne perdait pas Henri des yeux, se laissa glisser à ses genoux et, changeant tout à coup d'attitude et de langage :

« Ah! je suis bien coupable; me pardonnerez-vous jamais, Henri? »

Elle couvrait ses mains de baisers; un mouvement de fièvre le saisit et, jetant ses bras autour des épaules de Mme d'Albreuse :

« Ah ! cruelle. Pourquoi ?... dit-il.

— J'étais folle ! reprit Julie en frissonnant sous l'étreinte qui la caressait, on m'avait dit.... Ah ! tu ne sais pas tout ce qu'on m'avait dit !... Je croyais que tu en aimais une autre, que tu allais te marier ; mille perfidies m'entouraient, et puis la confiance est sortie de mon cœur, elle a laissé toute la place libre au soupçon...., ma tête s'est perdue...., j'ai voulu tout savoir et j'ai suivi celui qui me trompait. Une heure après je l'avais démasqué, ce traître, et j'étais dans les larmes, je sentais qu'un malheur était autour de moi. Ah ! je ne le prévoyais ni si grand, ni si terrible.... Oui, quand je t'ai vu tout à l'heure, j'aurais dû courir vers toi et tout te dire.... J'ai eu peur.... Pour la première fois, tu me faisais voir des yeux menaçants, et le souvenir de ce que j'avais fait m'a rendu lâche. A présent, tu sais tout ; mon crime est-il de ceux qu'on ne pardonne pas ? Je ne l'aurais pas commis si je t'avais moins aimé ! »

Elle serrait sa poitrine contre les genoux d'Henri, avec des mouvements de couleuvre qui cherche son nid. Il luttait contre le flot des souvenirs, et le parfum qui s'échappait de cette tête si chère se glissait par mille canaux invisibles jusqu'à son cœur. Devant lui cependant se glissait l'image de son père ; il en voyait l'attitude courroucée et le regard.

« Ah ! sirène, je serai le maître, fallût-il briser mon cœur ! » pensa-t-il.

Julie sentait les doigts d'Henri presser le fin tissu de soie sous lequel frissonnaient ses épaules ; elle se croyait sûre de la victoire. Tout à coup les yeux du jeune homme tombèrent sur le tiroir du guéridon où tout à l'heure un geste rapide avait précipité la lettre et l'écrin qu'un premier regard avait surpris. Une sensation douloureuse le rappela au sentiment de la réalité, il sourit, et montrant du doigt le tiroir mal fermé :

« Est-ce le premier ? est-ce le dernier ? » dit-il.

Julie se redressa d'un bond.

« Ah ! le traître ! » s'écria-t-elle.

Il n'était plus temps de feindre, son visage avait parlé ; elle s'en aperçut bien au regard que lui jeta Henri ; alors, comme une femme lasse de lutter, et tout à coup :

« Allons, avouez-moi tout, reprit-elle ; il vous a tout dit, n'est-ce pas ? Ah ! les hommes sont lâches ! »

Ses yeux lançaient des éclairs ; ses lèvres tremblaient. Henri ne la reconnaissait pas.

« Vous ne m'avez jamais vue ainsi et cela vous jette dans des étonnements stupides, poursuivit Julie avec véhémence ; eh bien ! oui, voilà ce que vos pareils ont fait de moi... et vous n'êtes pas meilleur que les autres. Il y a longtemps que je ne crois plus à vos semblants d'amour.... Ne me parlez pas.... je connais ces phrases qu'on rencontre sur toutes les bouches.... M. des Bordes, au besoin, malgré sa cuirasse de sottise, et M. le baron de Pratz aussi, les sauraient dire comme vous.... Je ne suis pas une petite fille qu'on prend avec ces fadaïses.... il faudrait d'autres preuves pour faire entrer la confiance dans ce cœur battu par mille orages.... Voulez-vous que je vous dise l'heure exacte où tous ces vifs sentiments d'amour et d'enthousiasme que vous me faisiez voir ont tout à coup disparu en fumée?... Un seul mot vous la fera connaître : c'est l'heure où vous avez appris que M. d'Albreuse allait revenir et que j'étais ruinée !

— Madame ! » s'écria Henri.

Mme d'Albreuse éclata de rire.

« Oh ! pas de longs discours et pas de protestations !... j'y suis faite et je n'ignore rien de ce que cela vaut. Vous étiez en veine de franchise, ce me semble, tout à l'heure. eh bien ! je vous imite.... La vérité toute nue, la voilà.... La ruine est autour de moi et j'appartiens au hasard.... Vous l'avez flairé..., et prudemment vous avez battu en

retraite. C'est de l'habileté si ce n'est pas de la chevalerie. Oh ! je ne vous en veux pas ! mais pourquoi ramasser un prétexte et vous en faire une arme ? Quand on veut rompre, toute tactique est inutile. On se retire.... Adieu donc et bonne chance ! »

Henri était atterré. Il lui semblait qu'une langue inconnue, et dont, par un effort mystérieux de son intelligence, il percevait le sens, éclatait à son oreille pleine de mots terribles, menaçants, empoisonnés. Quoi ! de tels accents dans cette bouche adorée ! Un sentiment de désolation où la tristesse se mêlait à l'horreur s'empara de lui. Il voyait en esprit la profondeur de l'abîme, et c'était Julie qui en évoquait les sombres images et s'y précipitait tout entière.

« Ah ! malheureuse ! » murmura-t-il.

Soudain, avec cette spontanéité d'impressions dont les natures surexcitées ne gouvernent pas les élans, Mme d'Albreuse changea de visage, des larmes jaillirent de ses yeux et se tordant les mains :

« Ruinée ! répéta-t-elle, entièrement ruinée ! »

C'était en ce moment l'image même du désespoir. La pitié se glissa dans le cœur d'Henri, mais le dégoût avait fait son œuvre et l'amour s'en allait par la blessure. Une femme de chambre entra précipitamment et parla bas à l'oreille de sa maîtresse. Julie s'essuya les yeux vivement, et d'un geste rapide arrangea les plis de sa robe. Henri se leva.

« Je ne vous retiens pas, on attend, dit-elle d'une voix fiévreuse.... D'ailleurs, à quoi bon ! »

Elle l'enveloppa d'un dernier regard, où l'on sentait un reste d'amour et de prière ; Henri s'inclina sur sa main et la baisant :

« Adieu, dit-il.

— Adieu, » répéta Mme d'Albreuse, qui se redressa. Et il sortit.

Il trouva dans la pièce voisine M. d'Albreuse et M. le baron de Pratz. Le baron joyeux et superbe avait le dos contre la cheminée, l'air souriant et l'attitude d'un homme pour qui la vie n'a que des heures fortunées. Il sourit en apercevant son adversaire, et, lui tendant la main :

« Vous vous lèverez donc toujours de meilleure heure que moi ? » dit-il.

M. d'Albreuse qu'Henri n'avait pas aperçu depuis un assez long temps et que M. de Pratz, comme on se le rappelle, ne connaissait pas, était assis dans un coin, les pieds ramassés sous la chaise, le chapeau sur les genoux, la tête basse. Tout en lui trahissait la défaite : le regard, le vêtement, l'humble sourire, la ligne courbe du dos et des épaules. On ne découvrait même plus en lui ce je ne sais quoi qui fait voir le gentilhomme déchu. Il hésita presque en se levant pour saluer M. de Carlepont. Henri se tourna vers M. de Pratz.

« M. d'Albreuse, » dit-il.

Le baron s'inclina d'un air de politesse affectée. Le maître de la maison, c'était lui ; l'étranger, c'était M. d'Albreuse. Au moment où Henri passait la porte, la femme de chambre de Julie entra.

« Madame, dit-elle en s'adressant à M. de Pratz, prie monsieur le baron de vouloir bien entrer chez elle. »

M. de Pratz pirouetta sur ses talons et laissa M. d'Albreuse seul dans le salon.



XXIII

Henri était déjà dans la rue lorsqu'il sentit une main s'appuyer timidement sur son bras ; il se retourna et reconnut M. d'Albreuse qui l'avait suivi sans bruit.

« Vous ne sauriez croire combien je suis aise de vous avoir rencontré, dit le voyageur ; si vous le permettez , nous ferons un bout de chemin ensemble. Il y a longtemps que je n'ai vu un visage ami. Cette longue absence que je viens de faire ne m'a pas été favorable ; j'ai essuyé bien des traverses. La vie est une loterie ; jusqu'à présent j'ai perdu, mais je ne désespère pas.

— Vous avez raison, répondit Henri sans trop savoir ce qu'il disait.

— Cela fait du bien de causer avec une personne qui vous est sympathique, continua M. d'Albreuse ; j'ai appris que pendant ce voyage interminable qui a failli me pousser au tombeau, vous alliez beaucoup chez moi... Mme d'Albreuse a toujours eu le tact de s'entourer de personnes distinguées... on peut lui confier le gouvernement d'une maison... Nous vous verrons , si vous le permettez. Vous reconnaîtrez bien vite que les désastres, et je parle des plus accablants, ne m'abattent pas. Je suis comme le vieil Antée de la fable ; j'ai touché le sol de Paris, et des forces nouvelles fermentent dans mes veines. »

Le sourire doux de M. d'Albreuse s'effaça et devint plus vif ; un mélange félin d'audace et d'astuce parut sur son visage. Il pressa le bras de son interlocuteur.

« Vous mêlez-vous d'industrie? reprit-il presque aussitôt.

— Fort peu; ou, pour dire les choses comme elles sont, pas du tout.

— Vous ne vous en occupez pas, c'est vrai, mais vous comprenez toutes les questions qui s'y rattachent; un esprit intelligent et curieux comme le vôtre perçoit de prime-saut l'ensemble des choses. Quel homme aujourd'hui n'a pas, tout au moins, une teinture de cette science qui est l'âme du monde! Pas de problème qui se puisse résoudre si on ne tient compte de l'élément industriel. Par la théorie ou par la pratique, il n'est personne, dans les temps où nous vivons, qui ne lui emprunte une force ou ne lui paye un tribut. Quant à moi qui n'habite pas les régions élevées de la pensée, j'ai fait de l'industrie mon royaume, et je n'en sortirai pas aussi longtemps qu'un souffle animera ma poitrine... Une fois, deux fois, trois fois, elle m'a vaincu, mais le soldat est debout et il prendra sa revanche... vous verrez... vous verrez!

— J'en suis sûr.

— Il faudra même à ce sujet, que je vous entretienne d'un projet dont j'ai mûrement étudié les éléments en Silésie. — A quoi peut-on employer les loisirs d'une convalescence! — Il s'agit de mines considérables de plomb et de cuivre; les gisements sont d'une facile exploitation. J'ai tous les documents entre les mains; l'affaire lancée, dix maisons de banque se la disputeront. De grands capitaux ne sont pas nécessaires pour s'assurer la propriété de ces mines; mais encore en faut-il plus que je n'en ai... Vous avez des relations, et peut-être trouverez-vous dans cette entreprise les moyens d'occuper l'activité de votre jeunesse.

— Moi! s'écria Henri.

— Ne vous effrayez pas, il ne s'agit point de quitter Paris. On sait trop quels liens y enchaînent les hommes

de votre âge ; mais j'ai cru que l'intérêt que vous nous avez toujours montré, à Mme d'Albreuse et à moi, m'autorisait à vous parler de cette affaire... Un matin, j'irai en causer plus longuement avec vous. »

Henri s'inclina.

« Quel gouffre ! » pensa-t-il.

De retour chez M. le duc de Carlepont, Henri ne lui cacha rien de ce qui s'était passé dans la journée ; Gilbert et M. de Bléré étaient présents à l'entretien.

« Et tu n'as pas tremblé, tu n'as pas cédé ? dit M. de Carlepont.

— Ah ! le cœur me sautait dans la poitrine ! je ne sais si je l'aime encore, mais le charme est rompu, j'ai vu la lumière, l'idole est morte. Je suis sorti de cette maison, vers laquelle autrefois je ne courais jamais assez vite à mon gré, avec ce sentiment de malaise que certains voyageurs éprouvent quand ils pénètrent dans des forêts pleines d'obscurité... j'avais besoin d'air pur. C'est alors que M. d'Albreuse m'a abordé. Vous savez ce qu'il m'a dit... et le cri de cette malheureuse femme, qui a peur de la misère, retentit encore à mon oreille. Que dois-je faire ? et que me conseillez-vous ? »

M. de Carlepont parut réfléchir un instant.

« Avant de te donner mon avis, dit-il enfin, il est bon que je te révèle un fait que je t'ai caché jusqu'à ce jour pour des motifs dont, plus tard, tu apprécieras l'importance, j'en suis sûr. Ce fait te concerne particulièrement. A la suite d'une liquidation difficile il te revient du chef de ta mère une somme ronde de cent mille francs. Je l'avais mise en réserve pour le jour où tu aurais fait choix d'une carrière. Cette somme t'appartient. Ce n'est pas une fortune à t'ouvrir à deux battants les portes de l'avenir, mais cela peut t'aider à te pousser dans le monde. Dès aujourd'hui elle est à ta disposition.

— Vous dites cent mille francs ?

— Cent mille francs.

— Cela représente à peu près l'emprunt que j'ai fait à mon capital américain en trois ans, dit Gilbert.

— Eh bien ! mon père, si vous me le permettez, je disposerai de cette somme en faveur de Mme d'Albreuse. »

Le duc de Carlepont tira de sa poche un papier.

« Mets ton nom là, au dos de ce chiffon de papier, reprit-il, et ton héritage appartiendra à la personne à qui tu l'enverras par la poste. »

Henri prit une plume. M. de Bléré appuya le doigt sur sa main.

« Ainsi tu le donnes tout entier ? dit-il.

— Tout entier.

— Hum ! fit Gilbert, tu comptes en grand seigneur ! mes sottises, il est vrai, m'ont coûté une somme égale, mais je l'ai payée en détail.

— Si j'en gardais une obole, cette fortune pèserait d'un poids trop lourd sur mon cœur ; il me semblerait toujours que Mme d'Albreuse manquerait de quelque chose. Et je l'ai tant aimée !

— Signe donc ! » poursuivit le duc de Carlepont.

Henri signa.

« Voilà qui est fait, continua le duc ; à présent comment te proposes-tu d'envoyer ce chiffon à Mme d'Albreuse ?... Une femme qu'on a aimée, si bas qu'elle puisse descendre, c'est toujours une femme.

— Vous allez voir. »

Henri s'empara de nouveau de la plume noircie, et tout d'un trait écrivit une lettre qu'il mit entre les mains de son père. Le duc lut tout haut :

« Madame,

« M. d'Albreuse a bien voulu me parler d'une affaire à laquelle il attache une certaine importance et dont il veut, m'a-t-il dit, me communiquer les plans. Je

n'ai qu'une médiocre intelligence de ces sortes de choses vers lesquelles ne me poussent ni mes habitudes, ni mes goûts, mais par contre j'ai une confiance entière dans son sens pratique et ses aptitudes. Je mets donc à sa disposition une somme de cent mille francs qu'il emploiera de telle façon qui lui paraîtra le plus utile. Si j'avais une fortune plus considérable elle serait à lui. Je suis heureux d'une occasion qui me permet, madame, de vous envoyer l'expression de mes souvenirs les plus respectueux et vous prie de croire..., etc.

« Est-ce bien cela ? » dit Henri.

M. de Carlepont sonna.

« Cette lettre à Mme d'Albreuse ! s'écria-t-il en la remettant au domestique qui parut, et maintenant, mon fils, embrasse-moi... Tu es guéri ! »

Il pouvait se faire, en effet, que son fils fût guéri, mais une grande tristesse succéda à la fièvre qui le dévorait. Dès le lendemain de cette journée terrible, Henri se retira dans son appartement de la rue Cassette et s'assit devant cette table chargée de livres qui si souvent l'avait retenu ; mais d'autres rêves l'y poursuivaient, et l'étude qu'il avait trahie ne lui apportait plus ni repos ni contentement. Il s'y acharnait cependant avec la ferme résolution de terrasser le mal qui l'obsédait. Il prit, à cette époque, l'habitude d'écrire une sorte de journal où il consignait les menus événements de sa vie, événements intérieurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, dont l'examen lui faisait mieux voir les progrès obtenus et tour à tour les défaillances qui en arrêtaient la marche. Ce travail le soulageait. Nous allons en transcrire ici quelques passages.

« J'ai reçu hier la visite de Gilbert. Je l'entendais rire au bas de l'escalier où un camarade lui disait adieu. La

jeunesse de cet aimable garçon porte la vie avec l'aisance d'un vent léger qui chasse un nuage dans l'azur. La gaieté ne diminue en rien le sérieux de son caractère, mais l'enveloppe et le voile comme un pan de mousse tapisse un chêne. Il m'a trouvé devant un volume ouvert dont ma main paresseuse ne tournait pas les feuillets. A l'expression de mes yeux sans doute, il devina ce qui occupait mon esprit.

« — Encore ! me dit-il, d'une voix mordante.

« — Ah ! toujours ! » ai-je répondu, et j'ai jeté le volume.

« Il est certain que j'y pense sans cesse et cependant je ne l'aime plus. Non je ne l'aime plus dans le sens idéal du mot ; ce n'est plus ce culte, cette adoration qui faisaient que ma vie était pleine quand je l'avais vue. C'est un frisson, une secousse, un tressaillement qui me prennent tout à coup et qu'un son furtif, un mot, un vague parfum, un effet de lumière, la chanson d'un enfant qui passe suffisent pour réveiller. Je la sens vivre et palpiter en moi comme s'agitent sur une lande les tronçons d'une couleuvre que la cognée d'un bûcheron a frappée. Ah ! maudite ! pour chasser de ce lâche cœur ton image abhorrée qui l'irrite et le trouble, j'y porterai le fer et le feu !

« L'autre jour, j'étais sur le boulevard, errant dans la foule ; je suivais des yeux, sans la voir peut-être, une robe de soie bleue qui me rappelait par certaines ondulations dont mon souvenir graverait les lignes harmonieuses dans l'espace, cette Julie qui me semblait parée de grâce et de chasteté. Quelle force attira tout à coup mon regard sur la chaussée ? Une calèche découverte y passait, emportée par deux chevaux pleins d'ardeur, et sur les coussins, à demi couchée dans une attitude provocante, une femme m'apparut tout enveloppée de four-

rures. C'était elle. Il m'a semblé que les panneaux de la voiture portaient un E et un P entrelacés, surmontés d'un tortil de baron. Et j'ai pu l'aimer ! Elle m'a vu et son regard m'a percé comme une flèche. J'ai senti que je devenais pâle comme un mort. Son visage n'a pas changé de couleur. Les femmes ont une force que les hommes ne connaissent pas... Est-ce une force, au demeurant, ou une faiblesse ? Chez les pareilles de Julie, on dirait que l'âme est absente, ou, tout au moins, tombée en léthargie... Mon esprit s'est appliqué à cette philosophie, et j'ai pu la suivre de déductions en déductions, sans trop grand malaise, et cependant celle qui fut mon idole venait de passer ; je suis content de moi... Hélas ! quelques heures après, en cherchant à m'endormir, je me suis mis à sangloter.

« Les promenades dans Paris sont pleines d'enseignement. Je m'étais chargé d'une petite caisse que la Bigorne m'avait expédiée de la Cormelle, d'où elle m'envoie par intervalles des noix, des pommes et des galettes, — elles s'imaginent sans doute qu'à Paris on manque de tout, — lorsque j'avise un gamin qui flânait le long des boutiques et je lui demande s'il veut me débarrasser de ma caisse et la porter à mon domicile.

« — Volontiers, » me dit-il.

« Et le voilà qui marche devant moi d'un pied leste.

« Chemin faisant nous causons. Mon petit homme avait quatorze ans et ne paraissait pas, tant il était petit, chétif et maigre, en avoir plus de dix. Un véritable gamin de Paris, né pour la rue et l'atelier, au besoin pour la barricade ; le nez en l'air, les yeux vifs et noirs, les cheveux ébouriffés, les joues pâles, les traits à la diable, les membres grêles, et par-dessus tout cela un air de résolution, de hardiesse et de gaieté, tout un ensemble enfin qui fait voir qu'on a pratiqué la vie. Un tablier de

travail fermé par une agrafe de cuivre ceignait ses reins. Il était en apprentissage dans un atelier de sellerie. Depuis l'âge de six ans il travaillait. Sa mère était morte alors qu'il était encore tout petit, son père s'était remarié. Il n'est pas méchant, disait-il, mais il faut marcher rondement. Sa belle-mère ne lui voulait pas de mal, mais avait la main leste. A six heures il était à l'ouvrage; on le nourrissait, on le blanchissait, on le couchait; l'argent ne devait venir que dans trois ans. A dix-sept ans il aurait trois francs dix sous par jour. En attendant on ne lui épargnait pas la besogne; les courses étaient ses distractions. Le soir il était las et dormait comme un loir. On entrevoyait dans ses réponses nettes et rapides des parties obscures toutes remplies de misère, de maladies, de traitements durs, de longues fatigues, et il glissait sur tout cela. Il ne croyait pas qu'il eût subi d'épreuves. Son dénuement rebondissait sur un fonds d'insouciance. Quand il eut déposé la caisse à ma porte, je lui donnai une pièce de cent sous.

« — Merci, » dit-il d'un air d'étonnement, et il s'éloigna en sifflant.

« Je n'ai jamais connu la gêne et l'abandon, j'ai grandi dans l'abondance et au milieu d'êtres dévoués et bons qui me chérissaient, rien n'a été négligé pour me donner une éducation complète et forte, et au premier choc de la vie je pleure, et voilà un petit homme qui ne mange peut-être pas tous les jours à sa faim et qui rit!... Ah! l'excès de ma douleur me fait rougir. Oui, je le jure, j'en guérirai.

« J'ai pu passer tout un jour devant mes livres sans de trop grands efforts; pour la première fois j'étais maître de ma pensée. Le soir, le hasard de la promenade m'a conduit au Palais-Royal. Une femme vêtue d'une robe de laine, et tenant un enfant par la main, était arrê-

tée devant la vitrine d'un bijoutier. Une certaine élégance qui relevait la modestie de sa toilette m'attira vers elle. Les Parisiennes seules ont cet art de draper un tartan ; elles en font un cachemire. Avec quelle singulière attention n'examinait-elle pas tous les bijoux étalés dans leurs écrins de velours ! Nos regards se croisèrent. Elle rougit légèrement, et, s'apercevant alors que la pluie tombait dans le jardin :

« — Eh ! vite, dit-elle à l'enfant, dont les doigts innocupés barbouillaient la glace, il faut rentrer. »

« Elle l'entraîna le long de la galerie, et je la suivis machinalement. Quand elle arriva au bord de cette grande place qui sépare le Palais-Royal du Louvre, elle s'arrêta une minute, fouilla dans sa poche, en tira son porte-monnaie, l'ouvrit, le referma lentement, puis ramenant les plis de sa robe dans sa main :

« — Allons toujours, » dit-elle, avec un soupir léger.

« La pluie, fouettée par le vent, tombait drue et serrée sur les pavés tout ruisselants et piqués de mille étincelles. Quelques voitures de place s'apercevaient confusément dans l'ombre. La jeune mère passa rapidement auprès d'elles, tirant toujours le garçonnet, dont les petites jambes mal assurées faisaient jaillir l'eau autour de sa robe. Bientôt elle disparut dans l'obscurité de la rue Saint-Honoré. Le mouvement qu'elle avait eu, en refermant son porte-monnaie, m'avait jeté dans un singulier courant d'idées. Évidemment trente sous représentaient une trop grande somme pour elle. Quelle lutte dans cet esprit, avant de se résigner à braver l'orage et la distance, et la marche embarrassée d'un enfant qui trotte à peine ! L'équilibre n'est-il pas maintenant rompu entre les ressources et les besoins attisés par l'éducation ?

« Les Parisiennes vivent dans une fournaise. Ces êtres délicats qui sont bien plus le produit d'une civilisation

excessive que celui de la nature, sont soumis à des tentations permanentes contre lesquelles les armes fournies par la religion ont seules une vertu protectrice. Et la religion n'est-elle pas comme une lettre morte dans cette ville immense?... Toute femme est ici menacée, provoquée, attaquée par mille convoitises qui naissent sous ses pieds et qui vingt fois, cent fois repoussées, reviennent à la charge sans se lasser jamais. Je n'en vois pas une, filant sur l'asphalte, de cette démarche aisée et libre dont la plupart des Parisiennes ont le secret, que je ne me rappelle la légende biblique de Daniel dans la fosse aux lions. Les lions sont ici les parures, les beaux châles, les étoffes de soie, les dentelles aux fins réseaux, les calèches qui passent avec un bruit sourd sur la chaussée, les théâtres tout étincelants, les appels de la jeunesse et de l'exemple, toutes ces fêtes des oreilles et des yeux sans cesse renouvelées. Quel moyen que Daniel, un beau soir, ne soit pas dévoré! Ajoutez que ces Parisiennes au teint pâle ont l'instinct de toutes les élégances et le goût de toutes les supériorités, et avec ces dispositions innées, une sensibilité nerveuse qui les livre sans défense à toutes les sensations.

« J'ai pris par le plus long pour rentrer chez moi sans songer à la pluie qui tombait toujours, et une grande pitié, voisine de l'indulgence, est entrée dans mon cœur au souvenir de Mme d'Albreuse.

« En relisant ce matin ces notes écrites à la hâte, je me suis rappelé que Gilbert, un jour de printemps, me conduisit en un lieu où, sous le prétexte puéril de voir courir une poignée de chevaux, toutes les classes de la société se trouvaient confondues. Il y avait là une grande affluence de monde, le beau monde et le monde le plus laid; j'eus quelque peine à découvrir la frontière qui les sépare. Mêmes costumes, même langage. Un

« — J'ai votre parole, Gerbaud, et je vous sais un honnête homme, sortez! »

« Il a ramassé sa veste en grondañt, et s'arrachant une poignée de cheveux.

« — On s'en va, m'a-t-il dit, mais on se reverra. »

« Le lendemain, Antoine, la figure sombre, et pareil à un dogue, était dans l'usine. De lourdes pièces de fer encore chaudes et mal équilibrées viennent à rouler au moment où il passait dans leur voisinage; je fais un bond, et, le saisissant à bras le corps, je l'emporte en courant; le métal brûlant ne l'avait pas touché.

« — Ma foi! il était temps? » dit un ouvrier.

« Gerbaud, que je venais de poser par terre, me prend par les épaules et m'embrassant :

« — Monsieur le marquis, me dit-il, je vous demande pardon; vous êtes un brave et solide garçon. »

« Depuis ce moment on me salue avec respect. Et quand je tends la main le premier, c'est à qui la serrera de bonne amitié.

« Il y a quelques semaines, une nombreuse compagnie a visité nos ateliers. Des femmes en riche toilette étaient au nombre des curieux. Parmi elles j'ai aperçu une de mes anciennes connaissances, M. le baron de Pratz. Je surveillais en ce moment le travail d'un fourneau d'où la fonte allait s'échapper. Il me reconnut, hésita, puis vint à moi.

« — Pardieu! c'est vraiment vous! me dit-il.... Nous sommes donc revenus au temps des métamorphoses? »

« Ce mouvement m'a donné meilleure opinion de lui. Dans les habitudes que la fréquentation du monde inspire à ses hôtes quotidiens, il faut à certains hommes plus de courage pour saluer une blouse que pour risquer sa vie dans un duel. C'est bête, mais c'est ainsi.

« J'ai été pendant quelques minutes l'objet de tous les

regards. On faisait de moi, dans les chuchoteries, un héros de roman. J'ai deviné que quelque chose de mon histoire avec Mme d'Albreuse avait circulé. « Pauvre garçon ! » a dit une femme en passant près de moi.

« Je n'ai pas pu m'empêcher de demander des nouvelles de Mme d'Albreuse à mon ancien rival.

« Il a secoué la tête, puis me tirant à l'écart :

« — C'est la vérité vraie que vous désirez connaître ? m'a-t-il dit.

« — Soyez sans crainte, ai-je répondu, le cœur n'est pas moins changé que le costume.

« — Eh bien ! Mme d'Albreuse touche au cinquième acte de la comédie sur laquelle vous avez presque relevé le rideau. Des ressources lui sont arrivées tout à coup. Elle a payé quelques créanciers, pris un appartement tout neuf, renouvelé ses équipages et célébré ce renouveau par une fête qui a été l'amusement de Paris. Je crains que ce ne soit qu'un feu de paille. On voit chez elle beaucoup de spéculateurs.

« — Et M. d'Albreuse ?

« — Oh ! il voyage.... Le bruit d'une séparation a couru. »

« Quelques jeunes gens se sont approchés ; j'ai donné une poignée de main à M. de Pratz et me suis éloigné. Mon cœur ne battait pas.

« Il y a dans le village qui touche à l'usine une jeune fille qui a dans toute sa personne quelque chose qui, par certains côtés, me rappelle Léopoldine. Est-ce le regard, est-ce le sourire, est-ce le mouvement ? cela tient-il aux lignes du visage et du corps ? Je ne sais. Ce n'est rien de tout cela, et c'est tout cela. Elle est pauvre, vit en partie du travail de ses mains et tire un avantage singulier des modestes vêtements qu'elle porte. Étant vêtue d'indienne ou de futaine, on croirait volontiers qu'elle est habillée de

soie. Je prends un plaisir tout particulier à suivre Élise des yeux quand je la trouve en mon chemin. Mlle de la Morlaie a-t-elle dans son voisinage quelqu'un qui la fasse songer à cet Henri qu'elle ne voulait pas quitter ? Il me paraît que ma voisine répond par des sourires à mes attentions muettes. Entre une ouvrière et un contre-maître il ne faut pas de longs préliminaires pour que la connaissance soit faite. Élise et moi avons eu bientôt vingt occasions de causer. Elle a un esprit naturel et vif qui a un coin de parenté avec celui de Gilbert. Elle rit volontiers. Il faudrait un bien grand chagrin pour que cet aimable caractère en conservât une trace. J'aime ces natures tout imprégnées de joie, qui glissent à la surface de la vie comme de beaux oiseaux sur le miroir transparent d'un lac. Je ne saurais les imiter, et elles m'attirent. Léopoldine a-t-elle cette fraîche gaieté, cet entrain juvénile ?... Je lui voudrais cependant un peu de profondeur.

« Voilà bien des jours que je passe entre les mêmes horizons, dépensant mes heures dans les mêmes travaux. Un matin il pleut, un soir la lune brille. Point de fêtes, point de surprises. Cependant l'ennui ne me prend pas. Le jour succède au jour avec cette vitesse que comporte la régularité. Je commence à reconnaître combien est petite la place que tient l'amusement dans la vie. Mes grandes distractions sont les lettres de Gilbert. Il m'écrit régulièrement. Il ébauche de grandes aventures qui se terminent par un souper. Une sève d'intelligence mâle survit dans toutes ses folies et l'empêchera de s'y perdre.

« Élise m'a pris l'autre jour par le bras. C'était un dimanche. Elle avait mis son beau tablier.

« — C'est-il vrai que vous êtes marquis ? m'a-t-elle dit.

« — Oui, c'est vrai.

« — A quoi cela vous sert-il ? »

« — Je ne sais pas, ai-je répondu en souriant.

« — Alors, ne pourriez-vous point vous contenter d'être comme tout le monde ! C'est déjà bien assez d'être contre-maître.

« — Sans doute ; malheureusement cela ne dépend pas de moi.

« — Tant pis ! »

« — Pourquoi tant pis ? »

« — Je ne sais pas, m'a-t-elle répondu à son tour ; mais cela me gêne d'entendre les ouvriers nouveaux venus vous appeler entre eux de ce nom, en vous regardant du coin de l'œil. Ils chuchotent, parfois ils vous saluent, et je vois bien qu'ils ne sont pas avec vous comme avec leurs camarades. Il en rejaillit quelque chose sur moi, et il m'a fallu tout à l'heure un grand raisonnement pour m'enhardir à prendre votre bras.... le bras d'un marquis ! »

« Je lui jurai qu'un marquis n'était pas un loup et que l'histoire du petit Chaperon rouge ne serait jamais la sienne.

« — Oh ! moi, j'ai des dents, et je ne me laisserai pas croquer ! » m'a-t-elle répondu.

« Puis changeant de ton, et d'un air délibéré :

« — Pourquoi ne dansez-vous jamais ? a-t-elle repris.

« — C'est qu'aux heures où l'on danse je travaille.

« — Eh bien ! vous ne travaillerez pas dimanche prochain, et nous ouvrirons le bal ensemble. »

« Cette invitation m'a rappelé celle que Léopoldine m'a adressée pour aller au château de la Morlaie ; j'ai promis tout ce qu'Élise a voulu.

« Le lendemain, un jeune ouvrier, qui compte parmi les plus laborieux et les plus rangés de l'usine, m'a abordé d'un air de politesse, et me tirant à l'écart :

« — Je sais qui vous êtes, m'a-t-il dit, par quelqu'un qui est du pays de Saint-M..., dans l'Anjou, et qui vous a vu à la Cormelle, ainsi que M. le duc de Carlepont, votre père. Il est clair qu'une personne de votre nom n'est pas faite pour vivre éternellement ici, et dans la condition où je vous vois.

« — Je le pense, en effet.

« — Vous ne voudriez pas non plus, étant honnête homme, abuser des sentiments que vous inspirez à une jeunesse qui n'a pas plus d'expérience qu'un chevreau.

« — Non, certes!

« — Eh bien! monsieur, voilà devant vous quelqu'un à qui vous faites grand mal à votre insu, et je veux vous dire les choses comme elles sont. »

« Jacques Merlin m'apprit alors qu'il aimait Élise de tout son cœur et qu'il en voulait faire sa femme. Malheureusement Élise s'était aperçue de l'attention avec laquelle je la regardais, sa tête s'est troublée et depuis ce moment elle ne pense plus à lui.

« — Si cela devait durer encore quelque temps il n'y aurait plus de remède et je devrais quitter le pays, a-t-il ajouté en finissant.

« — Rassurez-vous, monsieur Jacques, je parlerai à Élise, et vous ne quitterez pas F..., où il y aura un ménage de plus avant un mois. »

« La joie qui a paru sur le visage du pauvre Merlin m'a touché. La confiance qu'il m'a montrée part d'un cœur honnête et droit; il ne me plaît pas en outre d'être le héros d'un roman champêtre, dont l'idée ne m'a jamais traversé l'esprit. Il aura son dénouement dès le premier chapitre.

« J'ai cherché Élise aujourd'hui et l'ai découverte au bord de l'eau. Le soleil couchant, les saules, le ramage

des hirondelles, rien ne manquait à l'idylle. Elle avait même une marguerite entre les doigts.

« — Il m'aime un peu, beaucoup.... » disait-elle en marchant.

« Je lui ai pris la main.

« — Il s'agit en effet de quelqu'un qui vous aime passionnément, » lui ai-je dit.

« Élise a rougi, et baissant les yeux :

« — S'il s'agit d'une personne que je connais, elle peut parler sans crainte, m'a-t-elle répondu.

« — Et de qui voulez-vous qu'il soit question entre nous, si ce n'est de quelqu'un que vous voyez tous les jours ? Vous connaissez Jacques Merlin, n'est-ce pas ?

« — Quoi ! vous vous occupez de Jacques, et.... »

« Elle n'a pas pu continuer ; la marguerite s'est échappée de ses doigts et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

« — Mais alors, a-t-elle repris en frappant du pied, pourquoi me regardiez-vous tant et tant ?

« — C'est que vous avez le visage d'une personne qui est loin d'ici, et je vous mets au défi d'en trouver un plus joli à dix lieues à la ronde. »

« Élise, malgré sa colère, a souri.

« — C'est-à-dire que j'étais pour vous comme un portrait ! J'ai idée que je puis être mieux que cela.

« — Tout le monde le pense, et Jacques Merlin surtout. »

« Les premières larmes passées, le rire est revenu aux lèvres d'Élise. Je lui ai fait voir Jacques qui rôdait aux environs d'un air triste, Jacques est beau garçon, ce qui ne gête rien.

« — Je suis sûr qu'il se jetterait au fond de la rivière pour vous, ai-je dit, et si seulement vous faisiez un petit signe du bout du doigt, il serait ici en un instant. »

« Elle s'est redressée d'un air coquet :

« — Qu'il se dérange, si bon lui semble, je ne remuerai seulement pas le bout du pied pour lui ! »

« J'ai fait un signe de la main ; Jacques s'est précipité vers nous.

« — Vous voyez, ai-je poursuivi, vous n'avez même pas eu la peine de bouger. »

« Une heure après, ils étaient ensemble, se dirigeant, bras dessus bras dessous, vers la maison d'Élise.

« — Ainsi, disait Jacques, vous croyez que votre père voudra bien m'entendre ?

« — Je le crois bien, si c'est moi qui parle ! »

Puisque Gilbert veut absolument que je croque une part de ses revenus, il faudra que Jacques et Élise aient une maisonnette avec un jardin où ils aient tout loisir d'être heureux et d'avoir une nichée de beaux enfants.

« J'ai eu mes jours de bataille. M. Bertier m'avait confié la direction de certains travaux pour lesquels il m'a fallu faire appel à tout ce que j'ai pu glaner de science à la Cormelle et à Paris ; j'ai été un peu ingénieur, un peu mécanicien. J'ai mis mon amour-propre à réussir. Cent paires de bras robustes agissaient à mon commandement. Ils ont fait merveille, excités par l'exemple d'Antoine Gerbaud. Après un mois de travail et vingt nuits de veille, j'en suis sorti à mon honneur. J'ai un peu de fièvre, il est vrai ; mais que cette fièvre est bonne et rafraîchissante auprès de celle qui m'a brûlé un temps ! M. Bertier m'a pris à part.

« — Je vois que M. de Bléré ne m'a pas trompé, m'a-t-il dit ; mon devoir est de reconnaître ce que vous avez fait ; mais, en le reconnaissant, je reste encore votre obligé. »

« En parlant ainsi il m'a glissé dans la main un chiffon de papier. C'est un bon de quinze cents francs sur la caisse. Il m'a semblé que cet argent valait bien celui

qu'on gagne dans un pari, sur le terrain des courses. J'ai pensé, en outre, que le ménage de Jacques aurait sa maisonnette, et j'ai serré le bon dans ma poche. Gilbert payera le jardin.

« M. Bertier me regardait fixement.

« — A présent, monsieur, a-t-il ajouté, voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi ?

« — J'ai donc gagné mes éperons ? » ai-je répondu gaiement.

« Huit jours après j'ai reçu une lettre de mon père, ainsi conçue : « M. Bertier me mande que tu es un peu fatigué, mon enfant, et que tu as besoin de repos. Va donc à la Cormelle, je t'y rejoindrai bientôt. Dans la place où je t'ai mis, tu as fait ton devoir. C'est assez et je t'en remercie. »

« M. Bertier, à qui j'ai montré cette lettre, m'a tendu la main.

« — Partez, m'a-t-il dit, et rappelez-vous, quoi qu'il arrive, que la porte de cette maison s'ouvrira toujours devant vous. »

« Élise a pleuré quand elle a appris que je partais. Le pauvre Antoine Gerbaud, qui a pour moi le cœur d'un chien depuis notre fameuse bataille, a voulu m'accompagner jusqu'à la voiture qui, de l'usine, va au chemin de fer. Il m'a demandé la permission de m'embrasser. Quand j'ai mis la tête à la portière je l'ai vu sur la route qui secouait la tête d'un air triste en passant ses rudes mains sur son visage. Combien d'êtres ne laisse-t-on pas derrière soi dans les étapes de la vie ! Combien qu'on ne retrouve plus !

« Maintenant je vais revoir la Cormelle. Est-ce pour moi le chemin du château de la Morlaie ? »



XXVI

Peu de jours après, Henri était à la Cormelle. Personne ne l'attendait. Arrivé à la ville voisine, il avait voulu faire la route à pied. Sa course, parfois rapide, parfois paresseuse, le menait à travers champs. Quelle chose ne reconnaissait-il pas? Les mêmes chênes ombrageaient la place où deux sentiers se croisaient; le vent qui en agitait le feuillage semblait le saluer; il retrouvait le pan de mousse sous la haie où, un jour d'été, le sommeil l'avait surpris; les eaux limpides, si souvent franchies au retour des promenades avec Gilbert, coulaient sur le lit de cailloux dont ses pieds, autrefois, aimaient à suivre les bords. Là était l'affût où pendant les matinées d'hiver il guettait les canards. Quelles savoureuses miches de pain bis dévorées sous l'auvent de ce cabaret! Il apercevait, errant dans la lande, les brebis que gardait une bergère, assise contre le tronc vigoureux d'un hêtre; le troupeau s'effarait à son approche, puis s'arrêtait subitement comme si le bélier qui menait la bande l'eût tout à coup reconnu. Plus loin l'arbuste avait grandi. Il trouvait un jeune bois où jadis un taillis montait à peine jusqu'à ses genoux. Une auberge neuve s'établait majestueusement à l'angle d'un carrefour. Des bruits dont son oreille avait gardé le souvenir s'échappaient des futaies et des hameaux; certains aspects le retenaient longtemps à la même place; puis il s'éloignait, et d'autres paysages s'ouvraient devant ses yeux. Il savait que derrière ce pli de terrain, chargé de gros pom-

miers, — et combien de fois n'en avait-il pas attaqué les branches! — il découvrirait la Cormelle.

Quelques pas l'y portèrent bientôt, et il aperçut le toit de chaume, et la grande maison enfouie parmi les arbres. En trois bonds, il fut auprès de la haie. Les pigeons familiers volaient dans le ciel; un sifflet sortait du milieu des sureaux et des lilas et se mariait aux coups d'un battoir frappant le linge à temps égaux, sur le bord du lavoir.

« Noël est là!... la Bigorne aussi!... » murmura le voyageur.

En ce moment deux jeunes femmes en habit de cheval parurent au détour d'un sentier et traversèrent le pré qui s'étendait devant la Cormelle. Elles marchaient au petit pas, au bras l'une de l'autre, les jupes de leurs longues robes relevées; de légers voiles rejetés en arrière flottaient sur leurs épaules; l'une d'elles riait, la plus jeune regardait autour d'elle d'un air inquiet.

Avant même de se rendre compte de ce qu'il faisait, Henri se précipita derrière un massif d'arbres qu'on voyait auprès de la porte d'entrée; un trouble extraordinaire s'était emparé de lui. Était-ce bien Mlle de la Morlaie qu'il avait devant lui? Léopoldine à la Cormelle! Pourquoi? Comment? Qu'y venait-elle chercher? Était-ce le hasard seul qui l'y ramenait? Du premier regard il l'avait reconnue. Son imagination ne l'avait pas trompé en la lui montrant parée de grâce et d'une élégante beauté. Les mois écoulés avaient assoupli l'ébauche commencée. Elle et sa compagne se rapprochaient lentement.

« C'est donc là la Cormelle, cette Cormelle dont tu m'as tant parlé? dit à Léopoldine la jeune femme qui marchait à son côté.

— Oui, répondit Mlle de la Morlaie d'une voix un peu confuse.

— Je reconnais volontiers que l'endroit est agreste, un peu rustique même ; seulement j'y cherche en vain ces charmes pittoresques dont tu me faisais la description. Ne t'es-tu pas trompée ?

— Non. »

L'étrangère s'arrêta et dirigeant sur les bâtiments et l'enclos un regard railleur :

« Une maison basse, dit-elle, des arbres, une fontaine, un herbager, plus loin un potager, et dans les environs des landes et des bois. C'est fort joli sans doute, mais cela se voit partout.... Il faut croire que l'hiver va bien à ce paysage.

— Il est certain que je le reconnais à peine, dit Léopoldine.

— En simple prose, ma mignonne, tu avais froid et tu avais faim. Un tapis de neige couvrait la terre, la bise soufflait, quelques loups rôdaient aux environs, et comme autrefois le petit Poucet cherchant un refuge dans la maison de l'ogre, il t'a semblé que la Cormelle était magnifique parce que tu y as trouvé le sommeil et une tasse de lait chaud.

— Peut-être, murmura Mlle de la Morlaie, qui marchait de plus en plus lentement et regardait toujours autour d'elle.

— Depuis cette époque, ta mère et toi avez-vous eu des nouvelles de M. le duc de Carlepont, votre sauveur ?

— Aucune.

— Et Mme de la Morlaie n'en a point demandé ?

— Jamais ; je crois même que si elle savait qu'un temps de galop m'a ramenée sous le toit qui m'a jadis offert l'hospitalité, je serais vertement réprimandée au retour.... Ce n'est pas bien mal cependant ce que je fais là. On nous a si bien reçues à la Cormelle !

— As-tu quelquefois causé de cette aventure avec ta mère ?

— Autrefois j'en parlais souvent.... La nuit, le vent, ces torches dans l'ombre, tout cela me faisait l'effet d'un conte de fées dont j'étais l'héroïne.... Une imagination d'enfant, cela va si vite!... Plus tard je me suis aperçue que ces conversations la contrariaient et je me suis tue.

— Ta mère, cependant, a le cœur reconnaissant et, dans cette occasion il s'agissait de toi, sa fille unique.... Tu n'as rien compris, rien deviné?

— Rien.

— Ce duc de Carlepont, chez lequel tu as dormi, est un homme d'une grand naissance. Si sa vie est celle d'un sauvage, il n'en a pas moins, dit-on, les manières et le langage du monde. Sa réputation est intacte.

— Intacte? oh! je t'en réponds! Quand la mauvaise fortune l'a frappé, il a montré que son cœur était au niveau de tous les désastres. On l'a vu se retirer dans cette métairie. La pensée de son fils a désormais rempli sa vie; et si faibles que fussent ses ressources, jamais un pauvre n'est sorti de la Cormelle les mains vides.

— Comment sais-tu tout cela?

— C'est le silence de ma mère qui m'a poussée à prendre des renseignements. J'ai cru à des mystères qu'on ne voulait pas raconter à une petite fille; je me suis informée et j'ai appris tout uniment que M. de Carlepont était un galant homme, plein d'honneur et de loyauté. J'en ai glissé un mot à ma mère; elle n'a pas dit non.

— Et puis?

— Elle m'a fait comprendre qu'il serait bon d'oublier cette aventure.

— Et c'est pour cela sans doute que tu te la rappelles si bien? »

Léopoldine sourit :

« On est toujours un peu femme malgré soi, dit-elle.

— Tu m'as dit tout à l'heure que M. de Carlepont

avait un fils, un seul, n'est-ce pas ? poursuivit sa compagne.

— Oui, il s'appelait Henri.... Je me souviens que du premier moment où je le vis, je le pris par la main et me mis à lui parler en le tutoyant.... Un peu après, je m'endormais dans ses bras.... Il avait l'air bon et résolu.... Ce fut mon grand ami tout de suite. Il y a bien longtemps de cela, et il me semble voir encore la chambre, le fauteuil, la tasse de faïence bleue et le lait fumant dans lequel il émiettait pour moi la galette chaude apportée par la Bigorne.

— L'as-tu revu depuis cette époque ?

— Une seule fois, il y a de cela quelque temps, un soir au théâtre, au moment où le rideau tombait.... Malgré les années qui s'étaient écoulées depuis notre séparation, je l'ai reconnu du premier regard. C'était la même expression avec une nuance de tristesse, et plus mâle.... Je ne sais pas s'il m'a vue.

— Désires-tu le rencontrer de nouveau ? »

Léopoldine ne répondit pas. Les deux jeunes femmes étaient arrivées auprès de la porte. Un laquais s'y montra, conduisant deux chevaux par la bride ; bientôt elles furent l'une et l'autre en selle. Mlle de la Morlaie tourna les yeux une dernière fois sur l'enclos ; on entendait toujours les coups du battoir.

« Oui, dit-elle à demi-voix, il y manque quelque chose, la neige peut-être.... »

Les chevaux firent un pas. Henri sortit de sa cachette. Léopoldine l'aperçut et d'un geste rapide ramena son voile sur ses joues en feu. Un coup de cravache fit partir sa monture, mais tandis qu'elle s'enfuyait au galop, une branche d'aubépine que sa main avait cueillie et qu'elle caressait doucement s'échappa de ses doigts et tomba par terre. Henri ne fit qu'un bond et s'en empara.

Lorsque Henri parut à la Cormelle, le duc n'y était

pas encore arrivé. Il chassait chez M. de Bléré, qui était devenu propriétaire de quelques marais dans les environs. La Bigorne poussa un grand cri en apercevant le voyageur.

« Ah ! not'maître ! » fit-elle, et elle fondit en larmes en l'embrassant.

Quand le moment de la première émotion fut passé, Henri lui demanda si elle n'avait vu personne.

« Vous voulez sans doute parler de Mlle de la Morlaie, répondit la Bigorne, oh ! que si je l'ai bien vue ; mais, comme elle ne s'est point nommée, j'ai fait semblant de ne pas la reconnaître. C'était une fillette, c'est une belle demoiselle à présent. Ces gens-là ont quelque chose contre nous, pour sûr.

— Pas elle, au moins !

— Elle, c'est possible, mais la mère ? La demoiselle est arrivée, il y a une henre, et m'a demandé la permission de faire un tour dans l'enclos. Elle avait en me parlant une voix douce qui m'a fait la regarder ; son nom m'est venu sur les lèvres rien qu'en voyant ses yeux. — « Entrez, ai-je répondu, les gens du pays vous diront que les voyageurs sont toujours les bienvenus à la Cormelle. »

« Mlle de la Morlaie a rougi et je me suis retirée pour la laisser plus libre. Elle a tourné partout. Le vieux Falco, qui gronde volontiers, remuait la queue quand elle passait près de lui. Je la suivais du coin de l'œil tandis qu'elle se promenait autour de la maison, et, tout en battant mon linge, je me disais qu'une métairie où une belle jeunesse irait et viendrait gaiement et gracieusement comme le faisait la personne dont j'entendais le pas sur le gravier, serait agréable à voir et bonne à habiter... Cela m'a rappelé la soirée où elle s'est endormie sur vos genoux.... J'en ai battu mon linge un peu de travers. Or, savez-vous ce que j'ai trouvé sur le

banc, près de la porte, à l'endroit le plus apparent, et cela pas plus tard que tout à l'heure ?

— Et quoi donc, s'il te plaît ?

— Cette petite bourse avec ce bout de papier. Et voyez ce qu'il y a d'écrit au crayon dessus : « Pour les pauvres enfants du pays... Je prie la Bigorne de tout donner en souvenir de moi.... » Elle n'a pas oublié mon nom, la belle demoiselle.... et je gagerais qu'il y a un bon cœur sous sa belle robe de drap fin... Voulez-vous la bourse, not' maître ? »

Henri hésita.

« Bon ! vous réfléchirez, poursuivit la Bigorne.

— Donne, dit Henri qui la glissa dans sa poche.

— Tu ne sais pas, reprit-il un moment après, si Mlle de la Morlaie habite les environs ?

— C'est la première fois que je la vois dans le pays. »

Dès le lendemain Henri fit un grand tour dans la campagne. Il ne découvrit aucune trace de celle qu'il cherchait. Il recommença les jours suivants. Il apprit alors que Mlle de la Morlaie, après avoir passé trois ou quatre jours dans un château voisin, chez une parente de sa famille qui la retenait à Paris, venait de retourner auprès de sa mère. La saison devait s'écouler sans la ramener. Ce jour-là Henri reprit plus lentement le chemin de la Cormelle ; le moindre bruit le faisait tressaillir pendant sa marche silencieuse ; il relevait la tête et regrettait de ne pas apercevoir dans la campagne une jeune fille en longue robe noire galopant sur un cheval.

Pendant plusieurs semaines il se renferma dans la méfiance où son adolescence s'était écoulée ; il vivait en lui ; déjà il savait par une première expérience combien sont incertaines les affections et trompeuses les exaltations du cœur. Il ne voyait plus clairement dans le sien et ne voulait pas l'exposer à de nouvelles erreurs.

Henri cependant ne pouvait pas s'empêcher de penser

à Mlle de la Morlaie avec une persistance qui l'étonnait, Elle-même ne l'avait pas oublié, — puisqu'on l'avait vue à la Cormelle, — et ce qu'il avait entendu lui prouvait assez que la trace laissée dans son cœur par l'aventure d'un jour ne s'était pas effacée. Des deux côtés, même souvenir, même émotion. Un lien existait donc entre eux.

Entré dans cette voie où le problème des choses mystérieuses ne tarde pas à se dresser devant l'esprit, le jeune solitaire se demandait si la Providence n'envoyait pas Mlle de la Morlaie sur sa route pour le préserver de nouvelles défaillances. Dans cet ordre d'idées, elle devait être tout à la fois et le guide et la récompense de ses efforts. Mais plus cette pensée s'imposait à son imagination et plus il en mesurait les conséquences. N'avait-il pas le droit de se méfier des entraînements subits ?

En attendant, les jours se passaient dans une solitude profonde que la Bigorne et Noël troublaient à peine ; la lecture et la marche se les partageaient ; on comptait les heures moins que les paroles. Quand un souvenir l'obsédait, il s'armait d'un bâton et, bientôt après, on le découvrait dans les bruyères, marchant d'un pas égal et rapide ; il discutait avec lui-même, s'enfonçait au loin, et ne reparaisait que le soir, plus calme, et l'esprit en repos. Ces promenades lui étaient saines. Une certaine honte le prenait à la pensée qu'un indigne amour eût, le premier, pénétré dans son âme et s'en fût rendu maître. De si vifs élans, si sincères, si impétueux, un enthousiasme si pur, et pour qui ? L'empire n'appartenait donc pas au bien, et n'était-on pas endroit de tenir en bride un cœur qui s'éprenait si violemment d'une idole perverse ? Sa correspondance chômait un peu ; il n'écrivait guère qu'à M. de Carlepont et à Gilbert. A l'un il ouvrait son âme ; il recevait de l'autre mille confidences.

Au retour des chasses qui l'entraînaient au milieu des

do Jesucristo á revelar á los hombres la ley del amor, el infierno habria sido la realidad en la tierra; inundado el mundo de vicios y crímenes, hubiera permanecido en el fango indefinidamente y los habitantes que por medio de la muerte salieran de él, no habrian conseguido sino una posicion inferior en la creacion. La revelacion es sucesiva, puesto que procede de la facultad mediadora de Dios, ó sea del ministerio de sus ángeles y enviados; se acomoda al tiempo y progresa con la humanidad, como lo dice formalmente san Agustin: *Ab eo dantur (præcepta) qui solus novit congruentem suis temporibus generi humano exhibere medicinam.* « Han sido dados los preceptos por el único que sabe aplicar al género humano los remedios convenientes en las diversas épocas de su desenvolvimiento ¹. » San Agustin comprendió perfectamente que el Señor debió revelarse á los hebreos bajo la idea del poder y á los cristianos solamente bajo la forma del amor, puesto que dice en el mismo pasaje: « Dios, por medio de sus profetas y servidores, conformándose á la distribucion mejor ordenada de los tiempos, dió menores preceptos á su pueblo al que se debia tener sujeto con el temor; y por medio de su Hijo preceptos mas elevados al género humano, al que convenia libertarle con la caridad. » Luego continúa san Agustin: « Lo mismo que acontece en la educacion de un hombre solo, la educacion del género humano, en lo que respecta al pueblo de Dios, ha atravesado ciertos períodos segun las edades mas ade-

1. *Sermon de Jesús en el monte*, lib. I, v. 2.

» lantadas, con objeto de que la humanidad se eleve
» progresivamente de las cosas temporales á las
» eternas y de lo visible á lo invisible ¹.» Lo que decimos es idéntico; la época de la venida de Jesucristo era ya propicia para redimir al mundo con la caridad, pero se necesitaba contenerle aun con el temor. Si hubiera enseñado Jesucristo que cada globo de los cielos está habitado por una sociedad particular y que la sociedad humana está en escala inferior; si hubiera añadido que el hombre está destinado á subir hasta Dios de progreso en progreso, pero no llegar á lo absoluto, no habria sido comprendido científicamente ni filosóficamente.

No hubiera sido comprendido científicamente, porque los hombres ignoraban las dimensiones y naturaleza de los astros, hasta de los que se hallan en nuestro sistema. Hacian de la tierra el centro inmóvil del mundo, en cuyo derredor se efectuaba el movimiento de los cielos. Por eso el texto sagrado de la Biblia no hace decir á Josué: Detente, tierra, sino que es al sol á quien dá esa orden. La revelacion desciende al nivel de la ciencia humana, so pena de no ejercer autoridad alguna sobre ella. No hubiera sido comprendido tampoco Jesucristo filosóficamente, porque para apreciar en todos sus detalles la ley del destino, era preciso haber descubierto la perfectibilidad y el progreso; era preciso haber hallado el principio de solidaridad que une á toda la creacion. Por la misma razon, ¿no valia más que Moisés y San Pablo colocasen el pecado original entre los hechos

1. *Ciudad de Dios*, lib. X, cap. XIV.

del orden terrenal? Y acerca del infierno, muchos de los que en aquellos tiempos corrompidos se espantaban con lo infinito de los suplicios, no hubieran sentido ninguna impresion si, por el contrario, el porvenir no les hubiera quitado toda esperanza. Esta explicacion del destino no atemoriza ya á nadie en nuestros dias, porque sabemos que la movilidad perpétua es nuestra ley, que no podemos llegar á ningun estado absoluto, y que la eternidad de torturas idénticas es matemáticamente imposible respecto al hombre. Toda revelacion tiene su lado inmutable que proviene de Dios, que no cambia, porque la verdad es eterna; pero tambien tiene el lado movible, que es la concepcion adecuada á las necesidades de los tiempos, cada vez mas perfecta, segun la marcha del progreso. El lado inmutable, en la cuestion del destino, es la seguridad de las recompensas á los justos y el castigo para los malvados; el lado movible, necesario en la época de Jesucristo, es la absoluta eternidad de la bienaventuranza y la del sufrimiento, siempre idénticas.

En tanto que prevalecía esta línea de conducta en la Iglesia cristiana, concluyendo con la justa reprobacion de las ideas de Orígenes, varios venerables doctores, que fueron colocados en el número de los santos, continuaron sin embargo sosteniendo la pluralidad de las existencias y la no realidad de la condenacion eterna. San Clemente de Alejandría enseñaba la redencion universal de los hombres por medio de Cristo Salvador; vitupera la opinion de los que solo conceden la redencion á algunos privilegia-

dos ¹; dice que cuando Dios creó al hombre lo dispuso todo, detalles y conjunto, con el objeto de la salvación general ². San Gregorio de Nicea dice despues que hay *necesidad de naturaleza* para que el alma inmortal se cure y purifique, y que si no lo ha hecho durante su vida terrestre, la curación se opera en las vidas futuras y sucesivas (*ἐν τῷ μετὰ ταῦτα βίῳ ταμιεύεται ἡ θεραπεία*) ³. Aquí tenemos, pues, bien demostrada y en términos precisos la pluralidad de las existencias. En los tiempos modernos encontramos también la preexistencia, y por lo tanto las reencarnaciones aprobadas en la pastoral de un obispo francés, Monseñor de Montal, obispo de Chartres, con motivo de los que niegan el pecado original, oponiéndoles la creencia permitida en las vidas anteriores del alma. Dicha pastoral es del año 1843.

Para preparar el advenimiento espiritual se necesitaba desarrollar dos verdades: 1.^a la pluralidad de los mundos; 2.^a la pluralidad de las existencias; la primera debia manifestarse bien pronto y su materialidad sirve de base á la segunda.

Ya lo fué en los *Misterios*, en la *Teología secreta del pueblo hebreo*; y lo fué de nuevo por un precursor cercano á Copérnico. Lo mas extraño es que vemos que este precursor, el más próximo á la época de Copérnico, profesaba una gran parte de su sistema á la sombra del Vaticano, que no solamente le toleró,

¹ Τῶν μὲν τῶν δ' αὐ.

² Πρὸς γὰρ τὴν τοῦ ὅλου σωτηρίαν, ταῦτα ἐστὶ διατεταγμένα, καὶ καθόλου καὶ ἐπὶ μέρους. (*Stromat.*, l. VII, Oxford, 1715.)

³ *Gran discurso catequístico*, t. III, cap. VIII.

sino que le prodigó toda especie de auxilios y recompensas. Un cardenal romano escribió las siguientes frases medio siglo antes del nacimiento de Copérnico ¹: «Aunque no sea infinito el mundo, no se le puede representar sin embargo como finito, puesto que la razón humana no puede señalar su término... porque así como la tierra no podría estar en el centro, mucho menos podría estar en él la esfera de las estrellas fijas. Solo Dios es el que puede ocupar el centro del mundo; luego el mundo es como una vasta máquina que tuviera su centro en todas partes y su circunferencia en ninguna (*machina mundi, quasi habens ubique centrum, et nullibi circumferentiam*)... Luego no estando la tierra en el centro... no puede ser inmóvil... y de que sea mucho más pequeña que el sol, no debemos deducir que sea menos noble por eso (*vilior*)... No podemos saber si son menos nobles sus habitantes que los que están más cerca del sol ó en las demás estrellas, si se admite que no estén privados de habitantes todos los espacios siderales... La tierra, uno de los globos más inteligentes, que parece no deben ser superados en nobleza y perfección.»

Así pues, idea profunda de lo infinito, movimiento de la tierra, su redondez necesaria y aun imperfecta, su poca importancia material, pluralidad de los mundos... nada falta en esas pocas líneas de Nicolás de Cusa.

Llegamos por último á Copérnico y Galileo, verdaderos vulgarizadores.

1. Obra citada de Mr. de Mirville, t. IV.

Hé aquí cómo aprecia un autor moderno los importantes descubrimientos de Galileo:

« Lo que más admiraba sobre todo, era la necesidad de ensanchar la idea que se había formado acerca de las proporciones del mundo. Aquellos cielos estrechos se abrían repentinamente y dejaban ver una perspectiva, cuya extensión era inconmensurable. Habíanse acostumbrado á la idea de un universo limitado; y de pronto el horizonte crece, retrocede, se extiende hasta lo infinito merced al génio de un hombre. En el primer momento no se sintió la Iglesia romana con suficiente grandeza de alma para llenar el nuevo universo. ¡ Imagínese el asombro que causaría el hombre que de pronto anuncia que la inmortalidad, la incorruptibilidad de los cielos es un desvarío de la antigüedad; que en esas regiones todo está sometido á mudanzas y transformaciones parecidas á las que se ven en nuestro globo; que esos espacios no se rigen por leyes particulares y en cierto modo privilegiadas; en una palabra, que se engendran allí mundos nuevos, que nacen, crecen, se corrompen ó declinan por toda la eternidad ¹⁾! ¿ Qué abismo no se abriría entónces ante el pensamiento? Era menester no parar la atención en los mundos pasajeros como el nuestro; había que ir más léjos, elevarse mucho más. Pero el alma de la Iglesia estaba cansada de subir y se negaba á seguir la ciencia fuera de los horizontes visibles. ¿ Qué decir también de la nueva condicion de la tierra en el sistema del mundo? »

Ya no es la tierra el centro en cuyo derredor se mueven los cielos; como sus hermanos los demás planetas, que en su mayor parte la superan en brillo y en tamaño, ejecuta su revolucion alrededor del sol que la arrastra sin gloria entre sus ardientes rayos en medio de un cortejo interminable de estrellas,

1. Flammarion, *Pluralidad de mundos habitados*, lib. IV.

2. Edgard Quinet, *El ultramontanismo y la sociedad moderna*.

centros á su vez de sistemas planetarios que solo el Todopoderoso puede contar.

¿No vemos que aquel descubrimiento lo ha cambiado todo? ¿No vemos que únicamente desde ese dia ha podido comprender el hombre el conjunto de la creacion?

¿Qué se debe deducir de todo esto? Evidentemente la analogía de nuestro globo con los que giran sobre nuestras cabezas. ¿Por qué habrian de tener diversos destinos estando en las mismas condiciones? Pueblase el universo; se forma una cadena no interrumpida entre los mundos; hácese sentir el orden gerárquico; la providencia y la magestad de Dios adquieren proporciones inconmensurables; bórrase el mal y desaparece en los abismos de lo infinito, y el destino del hombre se ilumina; sus deberes, su mision, sus pruebas, su desgraciada condicion actual, todo se explica, todo se comprende; una esplendente luz se derrama sobre los más oscuros problemas; levántase una punta del velo, y el espíritu humano se conmueve con el inefable presentimiento de un porvenir glorioso é inmortal.

Sí, todas estas consecuencias resultan del descubrimiento de Galileo; la revolucion que efectuó en el mundo físico debia efectuarse en el mundo moral; lo que es Galileo en la gerarquía de los sábios, otros lo fueron en la de los filósofos. Todo se enlaza en la humanidad, y su mision es tan necesaria como la suya. Así como tuvo Galileo sus precursores en Copérnico y otros astrónomos de más modesto nombre, tambien la doctrina de aquellos filósofos fué presen-

tida é indicada por otros que nos legaron algunos fragmentos de sus ensayos, particularmente Fontenelle, que sin duda quiso hacer mas que una distraccion del espíritu en sus *Pláticas acerca de la pluralidad de los mundos*; Cárlos Bonnet en algunos trozos aislados de su *Palingenesia filosófica* y su *Contemplacion de la naturaleza*: Ballanche en varios fragmentos, mas bien implícitos que formales, de la *Palingenesia social*; Brotonne en un pasaje de la *Civilizacion primitiva*; Delormel en el capítulo IX del gran *Periodo solar*; Fichte en algunas páginas de su *Tratado sobre el destino del hombre*. Así acontece siempre en todo; ninguna doctrina puede asentarse sin haber sido preparada, sin que se hallen sus gérmenes en lo pasado, sin que, infiltrándose poco á poco en las ideas, haya llegado á adquirir sus derechos y pueda proclamarse verdadera á la luz del dia. Hemos omitido otros varios filósofos y de los mejores: Giordano Bruno (*Dell' infinito universo e dei mondi*), los cabalistas Paracelso, Vanhelmont, Cardan el incomprendido, Guillermo Postel y una multitud de iluminados que conocian dicha doctrina por las antiguas tradiciones consignadas en los *Misterios*.

En resumen: La verdad moral y espiritual del segundo advenimiento del espíritu, la *pluralidad de las existencias*, se enseñó en los *Misterios*; despues se extendió llegando hasta nuestros dias por medio de las sociedades secretas que se la transmitian unas á otras, como se transmitieron los herederos de la doctrina cabalística la del *Zohar* y la del *Sefer Jesirah*; los verdaderos iniciados y los cabalistas eran

las almas espirituales dignas de comprenderla y conservarla. Entre los cristianos fueron los sucesores de Orígenes quienes la poseyeron en lo íntimo de su corazón, si no en sus labios, imposibilitados como se hallaban por mandato de sus maestros y de sus pedagogos, que impuestos á la infancia para dirigirla, oprimieron aquellas nociones de otros tiempos, demasiado prematuras y peligrosas para el vulgo de los fieles. Pero aun entre el clero hubo siempre un centro de creyentes y sectarios secretos de la magnífica idea de la rehabilitación permitida y del progreso de las vidas en el seno de lo infinito.

Las sociedades existentes hoy y cuyo origen proviene de los *Misterios*, han perdido su secreto y no le comprenden ya.

Los judíos cabalistas y los origenistas cristianos esperan en silencio.

Hé aquí que llega el segundo advenimiento, el reinado del Espíritu.

Vamos á mostrar cuáles son sus precursores, más ó menos claros, más ó menos completos.

CAPITULO PRIMERO.

CIRANO DE BERGERAC.

Saviniano Cirano de Bergerac, uno de los precursores manifiestos de nuestras doctrinas, nació en 1620 y falleció en 1655, es decir, á los treinta y seis años no cumplidos.

A pesar de haber sido muy conocido en su época, fué relegado despues al olvido por la conspiracion del silencio que se formó en torno de aquel grande y enérgico pensador, promovida por los partidarios del oscurantismo que, aun antes de morir, despues de la terrible desgracia que le acaeció y que le condujo al sepulcro ¹, róbaron la mayor parte de sus manuscritos, los que mas demostraban su independencia y su valor, y no se los devolvieron á pesar de sus súplicas y lamentos.

Sin embargo, podemos presentar algunos fragmentos de los escritos que se pudieron salvar, y que son muy notables, sobre los puntos siguientes :

1. Al pasar por delante de una casa, cayeron sobre su cabeza varios materiales que le causaron una terrible conmocion cerebral.

- 1.º Pluralidad de los mundos, rotacion de la tierra, infinidad del universo;
- 2.º Naturaleza de los espíritus y sus relaciones con el mundo material;
- 3.º Pluralidad de las existencias y reincarnaciones;
- 4.º La vida universal en todas las cosas por una *acaridad*¹ general ó por la raza de los infinitamente pequeños. Luego no es indiferente á nuestra tésis la vida universal por transformaciones sucesivas.

Tomamos algunos pasajes de sus obras sobre los puntos que acabamos de indicar, que se titulan *Viaje á la luna*, *Historia de los Estados é imperio del sol*, *Fragments de física*, etc., escritos que han llegado mutilados á nuestras manos por el temor que infundia en los editores la intolerancia religiosa que se encarnizó en la persona y las obras de Cirano de Bergerac. Estuvo encarcelado estrechamente por sus opiniones demasiado libres para aquella época, y le calificaron de loco y ateo. Jamás fué ateo, pues en una carta dirigida á uno de sus amigos leemos lo siguiente: «Es mas viva la fé que poseo, porque es inquebrantable y motivada, que la de algunos de mis acusadores. Creo en Dios y tengo una idea más justa de él que mis enemigos.» En cuanto á la acusacion de demencia, nuestros lectores podrán juzgar por los fragmentos que vamos á presentarles.

Veamos por el órden de nuestra division lo que pensaba acerca de la pluralidad de los mundos, y de la funcion respectiva del sol y la tierra :

1. Procedente de *acaro*.

«Digo que necesitando la tierra la luz, el calor y la influencia de ese gran fuego, gira en derredor suyo para recibir con igualdad en todas sus partes esa virtud que la conserva. Seria en extremo ridículo creer que ese gran cuerpo luminoso girase al rededor de un punto que para nada necesita, pues seria lo mismo que si dijéramos al ver un pollo asado que la chimenea habia girado en derredor suyo para asarle. De este modo, si fuera el sol el que tuviera que ejecutar ese trabajo, pareceria que la medicina necesitara al enfermo, que el fuerte se doblegase bajo el débil, que el grande sirviera al pequeño, y que en lugar de navegar un buque á lo largo de las costas de una provincia, fuera esta la que girase alrededor del buque. La mayor parte de los hombres que solo juzgan por los sentidos, se dejan persuadir por sus ojos, y así como el que en un navío que boga á lo largo de la costa cree permanecer inmóvil y que es la tierra la que marcha, girando los hombres con la tierra en torno del cielo, han creído que era el cielo el que giraba en torno suyo. Añádase á esto la insupportable vanidad de los hombres que se persuaden que para ellos solos ha sido hecha la naturaleza, como si fuera siquiera verosímil que el sol, mil cuatrocientas veces mas vasto que la tierra, hubiera sido encendido únicamente para hacer madurar sus nisperos y dorar sus coles. En cuanto á mí, bien léjos de aceptar sus insolentes ideas, creo que *los planetas son mundos alrededor del sol*, y que las estrellas fijas son tambien soles que tienen sus planetas en torno suyo, es decir, mundos que no vemos desde aquí á causa de su pequenez y porque su luz prestada no puede llegar hasta nosotros. ¿Cómo nos podríamos imaginar de buena fé que esos globos tan espacuos sean campos desiertos, y que el nuestro, por la razon de estar nosotros en él, haya sido construido para una docena de pequeños altaneros? ¡Qué! ¿De qué el sol mida nuestros dias y años, se ha de deducir que solo ha sido hecho para que no nos demos de coscorrones contra las paredes? Así como ha podido Dios hacer al alma inmortal, ha podido tambien hacer infinito al mundo, si es cierto que la eternidad es la duracion sin límites; y aun suponiendo que el mundo no sea infinito, Dios debe serlo, puesto que no podria existir en donde no hubiera nada ó que no pudiese acrecentar el

tamaño del mundo, que no añadiese alguna cosa á su propia extension, comenzando á ser en donde no estaba antes. Debemos creer que así como desde aqui vemos á Saturno y Júpiter, si estuviéramos en uno ó en otro de esos astros, descubriríamos mundos que ahora no podemos distinguir y que el universo está construido de este modo hasta lo infinito. ¿Se puede comprender la nada que está mas allá? De ningun modo; porque cuando se piensa en esa nada, la imaginacion la representa como el viento ó el aire, lo que es alguna cosa; pero si no se comprende lo infinito en general, menos se le podrá concebir por partes puesto que no es difícil figurarse mas allá de la tierra, aire y fuego que vemos, otro aire y otra tierra; ahora bien, lo infinito no es otra cosa sino un resquicio de todo esto. Todos los mundos invisibles, ó que si se ven es imperfectamente, no son sino la espuma de los soles que se purifican. ¿Cómo podrian existir esos fuegos inmensos sin materias que les alimentasen? Así como el fuego despide lejos de sí la ceniza que le ahoga, como el oro en el crisol se desprende afinándose de la marcasita que disminuye su quilate, como se desembaraza el estómago con los vomitivos de los humores indigestos que le incomodan, del mismo modo se limpian y purifican los soles todos los dias de la escoria de las materias que alimentan su fuego.»

¡Qué magnífica y precisa es esta narracion cosmológica en comparacion de las nécias y mezquinas opiniones de la teología escolástica! Lo infinito del universo, la habitabilidad de todos los mundos, su pluralidad indefinida, todo se encuentra en la explicacion del atrevido pensador; muchas veces hemos manifestado en el curso de nuestra obra, el enlace evidente que existe entre la pluralidad de los mundos y la de las vidas; por lo demás, Bergerac lo confiesa positivamente, puesto que admite sin género de duda, como vamos á verlo en seguida, la pluralidad de las existencias del alma, demostrando su motivo princi-

pal, es decir, sus perfeccionamientos sucesivos que serian imposibles en una sola prueba. Antes de llegar á esos pasajes decisivos de Cirano de Bergerac, veamos cómo se expresa acerca de la naturaleza de los espíritus y de sus comunicaciones con nuestros mundos, cuestion que se eslabona manifestamente con la de que nos ocupamos, puesto que ofrece á la vista la solidaridad que une todas las partes del universo, las criaturas materiales á las espirituales.

Hé aquí algunos extractos del prólogo de la primera edicion del viaje al imperio del sol, publicada bajo el título de *Obras nuevas* (Paris, Cárlos de Ser-cy, 1662):

«Lucio Apuleyo ¹ intentó probar en su *Demonio de Sócrates* que hay una potencia intermedia entre los dioses y los hombres y es la que mantiene los errores de la religion; que á ella se deben todas las maravillosas profecías que se anuncian á los grandes hombres sea por medio de los ángeles ó por la boca de los oráculos, y que en fin, es la que inspira á las sibilas. Puesto que está poblada la tierra, dice, que hay peces en el agua, y puesto que Aristóteles pretende que el fuego no puede consumir la *pirostéa*, palabra griega que significa potencia incombustible, es muy verosímil que esa bella extension á que los latinos dan el nombre de Eter no esté muerta ni sea estéril, y hasta hay indicios de que es la region en donde existen las sustancias animadas conocidas por los griegos bajo el nombre de Demonios y por los latinos con el de Genios. Lactancio les dá tambien el mismo nombre ².

»Si tuviera que aducir pruebas de todo para autorizar esta opinion, diria que Zenon ³ y todos los estóicos que juzgaban reinaba esa parte sobre todo el universo, podian concebir una naturaleza que habitase allí y á quien atri-

1. Apul., de *Deo Socratis*, passim.

2. Lactancio, *Instit.*, Lib. II, Cap. XII.

3. Ciceron, *Quest. Acad.*, Lib. II.

buian su gobierno; así como los que dicen que era Roma dueña de la mitad de la tierra, emplean esa expresión para manifestar la soberana autoridad del pueblo romano.

»Si tantos sabios y hombres célebres creyeron que los séres espirituales poblaban las elevadas regiones ¿qué extraño es que nuestro autor haya llevado mas léjos su idea, asignándoles por morada las manchas que se ven en el sol, puesto que el mismo Plutarco¹ al hablar de ellos no tiene dificultad en alojarlos en la luna? Yo no sé si al creer Platon en los demonios invisibles podria apoyar el relato que el señor Bergerac nos hace de su cuerpo, que se transparenta cada vez más conforme se aproxima al sol; pues por este medio podian depurarse de tal modo todas sus facultades que no podrian descender hasta igualarse á los groseros sentidos que poseemos en la tierra. Como quiera que sea, Apuleyo, Platon, Aristóteles y nuestro autor en su novela, todos convienen en la creencia de que están formados los demonios de la materia más sutil del mundo.

»Dice Roberto Fludd que tienen dos cuerpos, uno interior y otro externo; el primero es el fuego y se conserva por el segundo, que está formado por el aire mas puro de la parte superior del mundo para hacerlos más ágiles. Si esto es así, ¿no ha tenido razon nuestro autor en buscar su origen en el sol? Si quisieras leer el tratado que ha compuesto este filósofo, verias que los considera como cuerpos sutiles y vivos que tienen el poder de ocultarse á nuestras miradas y el de hacerse visibles cuando quieren. Tambien me parece que prueba que la primera de sus ventajas es el modo de formarse á que llama dilatacion; que poseen otra á que da el nombre de condensacion, y que les acontece como á los demás cuerpos cuya fuerza consiste en el número. «¿De qué proviene que si brillan las estrellas es porque se han formado de una inmensa cantidad de aquella materia, que si estuviera unida enviaria rayos tan luminosos que nos destruirian la vista, dándonos á conocer lo que es la luz?» Sirviéndose de los términos de Fludd, los cuerpos espirituales, es decir, los demonios, ¿no podrian tomar la forma que quisieran sin hacerse visibles á pesar de ello?»

1. En su tratado sobre el *Espíritu familiar de Sócrates*.

Esta notable parte del prólogo se adelanta á las nociones de la nueva filosofía sobre la posibilidad, en cuanto á los espíritus y con permiso de Dios, de poder solidificar sus cuerpos condensándose, á lo que se ha llamado apariciones estereostáticas. Es tanto más notable dicha explicacion en la época en que se dió, por cuanto hoy es válida todavía. Ahora vamos á examinar la calificacion de Demonio que Cirano de Bergerac aplica á los espíritus que se manifiestan, y veamos lo que significaba en los tiempos antiguos, de donde la ha tomado nuestro autor.

Un poeta muy antiguo de Grecia, reputado como el que con mas precision ha expuesto las cosmogonías antiguas, el célebre Hesiodo, afirmaba que despues que los hombres se desembarazaban de la materia terrestre, se convertian en *Demonios*.

Conforme Plutarco con esta opinion, no duda que se hallen por encima de nosotros y á nuestro alrededor, complaciéndose en la compañía de los hombres por un resto de aficion que les queda hácia su naturaleza anterior. «Si solo se comunican con la generalidad de los hombres por medio de signos, sucede tambien que cuando encuentran un espíritu elevado, le hablan familiarmente, le participan sus secretos y le imprimen ciertas marcas que el vulgo ignorante no sabe descubrir ¹.» En tiempo de Plutarco se conocian ya las manifestaciones de los espíritus; pero vamos al hecho. De que los *Demonios* eran los hombres que salian de la tierra, seguíase naturalmente que los habia buenos, pero la mayor parte eran malvados; de

1. *Espíritu familiar de Sócrates.*

aquí las denominaciones acostumbradas de agothodemonios (*buenos espíritus*) y de caco-demonios (*espíritus malignos*). La falsa teoría de la caída de los ángeles no infestó el paganismo, así como la Biblia estaba exenta igualmente de esa idea. El thalmud, redactado despues del cautiverio de Babilonia, es el que introdujo esa absurda opinion en el mundo. Cirano de Bergerac era un filósofo muy independiente é ilustrado para no tomar la palabra de *Demonio* en su sentido verdadero y antiguo como sinónimo de espíritu.

Afirma tambien haber encontrado el *Demonio* familiar de Sócrates que le protege á su vez y le salva de varios peligros; dirigiéndole además el discurso siguiente en que le da cuenta de su naturaleza y de la de sus hermanos. Oigamos lo que dice:

« Ya habeis oido hablar de nosotros, pues se nos ha llamado oráculos, ninfas, génios, hadas, dioses lares, demonios, lamias, duendes, náyades, súcubos, sombras, manes, espectros y fantasmas.

» Le pregunté si eran cuerpos como nosotros y me contestó que sí, que eran cuerpos mas no como nosotros ni como ninguna cosa á que damos tal nombre, pues nosotros llamamos vulgarmente cuerpo á lo que se puede tocar; que por lo demás todo en la naturaleza era material, y que aunque ellos lo fuesen asimismo, cuando querian hacerse visibles á nuestros ojos tenían que tomar cuerpos proporcionados á lo que son capaces nuestros sentidos de comprender, y que era eso sin duda lo que hizo pensar á muchos en el mun-

do que lo que se contaba de ellos eran sueños fabulosos, á causa que solo se aparecian por la noche; añadió que como se veian obligados á construir de prisa y corriendo los cuerpos de que se servian, no tenian tiempo muchas veces de hacerlos propios más que para la manifestacion de un sentido, ora el oido, como la voz de los oráculos, ora la vista como las sombras y espectros, ya el tacto como las súcubas, y que componiéndose esta masa de aire condensado de varias maneras, el calor de la luz los destruia como cuando se disipa la niebla dilatándose.

» Todas aquellas cosas portentosas que me explicó, me picaron la curiosidad de conocer su nacimiento y su muerte; salia á luz el individuo en el país del sol por las vias de la generacion y si moria á causa de los desórdenes de su temperamento y de la ruptura de sus órganos. « Hay muchos puntos de contacto, respondió, entre vuestros sentidos y la explicacion de esos misterios. Vosotros imaginais que lo que no podeis comprender es espiritual ó no lo es; pero esa consecuencia es muy errónea, y prueba de ello es que hay tal vez en el universo un millon de cosas que para conocerlas necesitarías un millon de órganos distintos. Yo, por ejemplo, conozco por mis sentidos la causa de la simpatía del iman por el polo, la del flujo y reflujo del mar y lo que es del animal despues de muerto; pero vosotros no podríais llegar hasta esas elevadas concepciones sino por medio de la fé, á causa de que os faltan las proporciones adecuadas á esos milagros, como un ciego no podria imaginar lo que es la belleza de un paisaje, el colorido de un

cuadro y los tonos del arco Iris, pues se le figurará ya que es cosa palpable como la comida, ó como un sonido ó un olor. Si yo quisiera explicaros lo que veo, respecto á los sentidos de que careceis, os lo representaríaís como alguna cosa que hubiereis oído, visto, tocado, olido ó saboreado, y sin embargo, no es nada de eso.»

Aquí hallamos una idea profundísima sobre la naturaleza particular de los espíritus y de las diferencias de la vida espiritual con la que tenemos en la tierra.

A mayor abundamiento esas nociones son una prueba formal de las firmes creencias del autor acerca de la inmortalidad, y la manera cómo concibe la materia y el espíritu (palabras esencialmente relativas) es la base más sólida para explicar la posibilidad de las reencarnaciones. A pesar de las tendencias espiritualistas de Cirano de Bergerac, fué acusado como ateo y materialista. Decíase que negaba á Dios y la inmortalidad del alma; ya hemos visto cómo se expresa acerca del primer punto; y en cuanto á la persistencia de la persona despues de la muerte, en lugar de creer en la inmortalidad vaga á inexplicable, es por el contrario ardiente defensor de las ideas progresivas.

En sus viajes por los mundos imaginarios encuentra á Campanella, Descartes y otros sábios. Campanella está reencarnado en el sol; paseándose juntos asisten á la agonía de un anciano que se quejaba á gritos:

«Ese hombre, me dijo Campanella, es un filósofo que
 » está á punto de morir, pues nosotros morimos más de
 » una vez; pero como existe en nosotros un *principio di-*
 » *vino*, cambiamos de *forma* para volver á *vivir en otra*
 » *parte*, lo que en lugar de ser un mal es el medio de per-
 » *feccionar nuestro sér y alcanzar un número más perfec-*
 » *to de conocimientos.*»

No contentándose Cirano de Bergerac con proclamar la ley de las existencias sucesivas del alma, manifiesta que la razon principal es la de perfeccionarse para adquirir por medio de las vidas sucesivas mayor cantidad de conocimientos. Habíale dicho antes Campanella que el sol era el paraíso relativo de torbellino «y que su mundo estaba compuesto de los
 » espíritus de los que mueren en los astros próximos,
 » como Mercurio, Vénus, la Tierra, Marte, Júpiter y
 » Saturno.»

Refiriéndose á un mundo superior al nuestro, dice que habiendo purificado sus almas los seres que habitan en él, conservan la memoria de sus existencias anteriores.

«Habiendo dirigido algunas preguntas sobre este asunto á un anciano de aquel país, nos contestó que «las almas llenas de fuego que habitan una region próxima al sol como la nuestra son mas duras, hábiles y penetrantes, y su cuerpo es mas ligero que el de los que ocupan las esferas mas lejanas de la perfeccion. Y puesto que en nuestro mundo, aunque muy inferior, hubo en otro tiempo profetas, que enardecido su espíritu por un sublime entusiasmo, presintieron los sucesos futuros, es muy posible que llegue á ese mundo, mucho más luminoso que el nuestro, algun génio superior con *algun olor del pasado*; que la razon móvil se resume lo mismo *hácia atrás que adelante*, y que no sea capaz de tomar la causa por los efectos, puesto que puede llegar á los efectos por la causa.»

Así nada falta á la rigurosa concepcion de Cirano de Bergerac, pues en ella encontramos la pluralidad y el progreso de los mundos, y la pluralidad y el progreso de las existencias; de modo que en 1640 hallamos descritas con toda exactitud las grandiosas doctrinas que explicamos hoy.

Lleguemos ahora á la gran idea sobre la *acaridad* universal, que contiene la explicacion de la vida y de todas las cosas. Bergerac ha sido el primero que la ha manifestado entre todos los contemporáneos, con tan profunda sabiduría, que ni el mismo Pascal pudo superarle.

«Me falta probar que hay mundos infinitos en un mundo infinito. Representémonos el universo como un animal; figurémonos que las estrellas son mundos de otros pueblos, y que nosotros, á nuestra vez, somos tambien mundos respecto á ciertos animales, mucho más pequeños que nosotros sin comparacion alguna, como el gusano ó el acaro; que estos son la tierra para otros mas imperceptibles; y que así como parecemos nosotros, cada uno aisladamente, un gran mundo á ese pueblo diminuto, tal vez nuestra carne, nuestra sangre, nuestros espíritus no son sino un tegido de pequenísimos animales que viven, *prestándonos movimiento con el suyo*, y dejándose conducir ciegamente á merced de nuestra voluntad que les sirve de cochero, nos conducen á nosotros mismos, produciendo todos juntos esa accion que llamamos *vida*. Os ruego me digais, si será un disparate creer que un acaro tome vuestro cuerpo por un mundo, y que cuando alguno de ellos haya ido de una oreja vuestra á la otra, digan sus compañeros que ha hecho un viage de un extremo á otro de la tierra ó que ha corrido desde un polo á otro. Pues sí; indudablemente ese pueblo liliputiense toma vuestro pelo por los bosques de su pais, los poros llenos de pituita por fuentes, las pústulas por lagos ó estanques, las postemas por mares, las fluxiones por diluvios; y cuando os peinais hácia atrás ó ade-

lante, consideran esa agitacion como el flujo y reflujo del mar. Para probar esta acaridad universal, considerad por un instante si os haceis una herida cómo afluye la sangre á ella. Vuestros médicos os dirán que la previsora naturaleza la guia allí para socorrer las partes debilitadas, de lo que se podría deducir, que además del alma y del espíritu, habria en nosotros otra tercera sustancia intelectual con sus órganos y funciones especiales.

»Por este motivo creo muy verosímil que sintiéndose atacados dichos animales, piden socorro y proteccion á sus vecinos, que acudiendo de todas partes, y no pudiendo alimentar el pais á tanta gente, perecen de hambre ó se ahogan entre la muchedumbre. La mortalidad se efectúa cuando la postema está negra, y la prueba de que se han ahogado dichos animales, es que la carne podrida es insensible. Y si muchas veces es saludable la sangría para desviar el flujo, es porque habiéndose extraviado muchos animales por la abertura que trataban de tapar, se niegan á socorrer á sus aliados, por desconfiar de no tener suficiente fuerza para defender su casa propia.»

Si hemos hablado de las ideas de Cirano de Bergerac es porque atañen á la cuestion que nos ocupa, y porque esa vida universal de mónades infinitamente pequeños que se transforman sin cesar, nos dan la clave, por analogía, de nuestros destinos futuros y de la pluralidad de nuestras existencias.

Lo que da mayor importancia á las sublimes ideas que manifiesta Bergerac sobre la pluralidad de los mundos habitados, sobre el verdadero sistema del universo, es decir, en el orden físico, sobre las leyes de la vida, y en el orden moral sobre la multiplicidad de las pruebas, es una indicacion tan clara y precisa como aquellos sobre los medios de inventar la locomocion aérea, y puede decirse que lo mismo fué el precursor de los Montgolfier y Blanchard, que de la filosofía de nuestros dias.

Habla de alas y de aletas empleadas en su viaje aéreo para fijar direccion por el aire, mientras dos grandes vasijas llenas de humo que pugna por salir, le hacen subir hasta llegar á la luna. Eso es poco más ó ménos el gérmen de la teoría de los primeros globos, y en su *Historia de los Estados é Imperios del Sol* parece haber perfeccionado más aun su máquina aereostática.

«Era una caja muy grande y en extremo ligera, dice, y que se cerraba herméticamente; tenia unos seis piés de altura y tres ó cuatro de ancho; por abajo estaba agujereada, y en la parte superior, que tambien lo estaba, puse una vasija de cristal en forma de globo, pero muy ancho y agujereado igualmente, cuyo gollete entraba muy justo y se encajaba en la parte que yo habia practicado en el capitel. El vaso estaba construido expresamente con muchos ángulos y en forma de icosaedro con objeto de que, siendo cada una de las facetas cóncava y convexa, produjera mi esfera el efecto de un espejo ustorio.»

Un relato tan circunstanciado de esta ascension de nuevo género, prueba que no la consideraba Cirano como impracticable. Los medios que indica para elevarse en los aires no son, en efecto, los que emplea hoy la ciencia; pero al ménos contenian el gérmen de ese admirable descubrimiento de la navegacion celeste que tanto ocupa hoy los espíritus. Débese tambien notar que Cirano imagina dos ó tres especies de paracaidas en caso necesario; pues el paracaidas actual es con corta diferencia aquel largo ropaje que llevaba cuando se desembarazó de sus aletas para caer en la luna. La pompa que formó su ropaje al introducirse el aire en él, le sostuvo suavemente hasta

que tocó tierra. Bergerac fué, pues, más que un ingenioso novelista, un inventor prematuro á la vez que filósofo y pensador; fué un espíritu sobresaliente que solo en nuestra época debia ser bien comprendido y estimado en lo que valia.

Ya hemos referido el desgraciado suceso que ocasionó su temprana muerte. En los momentos de reposo que le dejaba su enfermedad, se ocupaba en terminar, revisar y corregir sus obras y encargó á su amigo Lebret que las publicara despues de su muerte, pero con el más profundo pesar echó de ver que le habian sustraído sus manuscritos; y entre ellos la *Historia de la república del Sol* y la de la *Centella*; esta última no se encontró jamás. Lebret no pudo salvar sino la *Historia cómica de los Estados é Imperio de la Luna*, porque sin duda Cirano trabajaba en ella cuando robaron los manuscritos de su armario. Quejóse amargamente de la sustraccion; mas á pesar de sus vehementes súplicas permanecieron sordos á sus quejas aquellos á quienes se dirigia, y que con *piadoso celo*, habian cometido el hurto. Para huir de ellos y morir en paz, tuvó que alejarse de Paris y se retiró á la casa de campo de su primo en donde falleció el 3 de setiembre de 1655.

Muerto Cirano, el ódio y la ciega supersticion habrian borrado su memoria si no hubieran obedecido algunos amigos verdaderos sus postreras voluntades publicando sus obras. Pero Enrique Lebret, Juan Rohault y los demás no pudieron publicar más que lo que lograron salvar; así es que se perdió por completo la *Historia de la Centella* donde hablaba de la

naturaleza del espíritu y del alma, de la vida de los minerales, de las plantas y los animales, por los infinitamente pequeños, de diversas evoluciones de la mónade, y en la que destruía muchas preocupaciones. Lo mismo acaeció con su *Historia de la república del Sol*, en la que exponía una nueva organización política, social y religiosa. Deploramos con el mas vivo dolor la destrucción de aquellos manuscritos, debida al fanatismo, ó tal vez permitida por Dios por no haber llegado aun el tiempo de desenvolver semejantes ideas. Mas por las obras que nos han quedado de él sabemos lo bastante para que coloquemos el glorioso nombre de Cirano de Bergerac entre los de los precursores incontestables de la nueva fé que va á iluminar la tierra y á regenerarla.

CAPITULO II.

DELORMEL.

Citaremos en la presente obra dos diferentes clases de hombres: unos que todo lo deben á la iniciacion y que adquirieron sus principios sobre la pluralidad de los mundos y de las existencias por tradicion y enseñaanza; y otros que llegaron á esas dos convicciones, una material y otra moral, por su propio espíritu ayudado de la inspiracion divina.

Entre los primeros, ó sea los iniciados, está Delormel, á quien se acusa de haber publicado los secretos que se le habian confiado, en su rara y curiosa obra titulada: *El gran período solar*, en la que concluye así su exámen de los misterios: « Desde los » tiempos más remotos y aun antes del diluvio, se sa- » bia ya que no hay mas que un Dios.... que por la » necesidad enteramente natural de su bondad, dejó » á todas sus criaturas inteligentes la facultad de me- » recer ó desmerecer; que todos los tiempos, lugares » y globos celestes, se han asignado á las varias cla- » ses de séres para que por medio de sus obras pue-

» dan hacerse acreedores al perdón, á la recompensa
» ó al castigo; que hay ciertos tiempos, lugares y glo-
» bos que son más particularmente designados para
» la misericordia, al paso que hay otros para la ex-
» piacion; que son infinitos los grados del mérito, y
» los del demérito, así como las penas y los premios
» se hallan en graduacion igualmente indefinida.» (Pá-
» ginas 134, 135 y siguientes.) Vamos á analizar algu-
» nos párrafos de Delormel sobre la vida futura. No sabe-
» mos si con fundamento se le acusa de perjurio y de
» traicion, pero sí diremos que si esto es cierto, será
» preciso que haya penetrado con la mayor sagacidad
» el sentido de la doctrina oculta aun y esotérica.

Hé aquí cómo se expresa Delormel en la obra á que
nos referimos :

«Asi como es el mayor absurdo imaginarse que el bien
y el mal son hijos de la casualidad, ó creer que Dios pueda
ser injusto, es de presumir, en cambio, que los seres que
habitan la tierra han merecido ya una ú otra suerte. ¿Cómo
explicar, sin esta suposicion, que mientras unos nacen tra-
yendo consigo grandes enfermedades, pasan su vida sumi-
dos en el dolor, en la miseria y mueren, unos con resig-
nacion y otros blasfemando del nombre de Dios, haya otros
que, por el contrario, nacen en la abundancia y rodeados
de honores? ¿No hemos de llegar sucesivamente á esos
globos que vemos rodar sobre nuestras cabezas? Sí; y en-
contrarémos allí tambien diferencias de virtudes y vicios,
de dicha ó de infortunio entre los seres que habitan en
ellos como los que vemos en nuestro mundo. Irémos, si lo
merecemos, á otros globos, en donde estaremos rodeados,
con otros seres, de más bienes y ménos males, más incli-
nados á la virtud, ménos al vicio, ménos imperfectos. Ya
es tal vez una recompensa que poseamos en la tierra la
facultad de conocer lo pasado y aun algunos de nosotros
una idea que penetra en el porvenir. Podremos llegar á

globos en los que gocemos mas perfectamente de esa facultad hasta el punto de acordarnos de lo que estamos haciendo hoy, y de prever hasta ciertos límites lo que podremos llegar á ser en otra vida; y todo sucede así y de mil modos distintos que no podemos concebir, segun que vayamos mereciendo más en nuestras nuevas vidas, hasta que, habiendo terminado la mas pura é inocente, consigamos alcanzar la compañía eterna de Dios.»

Este magnífico pasaje es el resúmen de las ideas de Delormel, que como hemos dicho antes fué acusado de haber descubierto los misterios en que habia sido iniciado, y pereció trágicamente, atribuyéndose su muerte á alguna venganza oculta.

Delormel creyó haber llegado á conocer el verdadero secreto de las doctrinas sagradas; reasumiéndolo todo en la suposicion de una revolucion secular y de un gran cataclismo que sucediera periódicamente ¹.

Veamos cómo explica dicha suposición. Por largo tiempo se creyó que la inclinacion de la eclíptica sobre el ecuador era constantemente la misma. Mas por la comparacion de observaciones hechas en distintas épocas, se ha llegado á probar que hace más de dos mil años va disminuyendo la oblicuidad aunque su progresion es lenta y apenas perceptible.

CUADRO DE OBSERVACIONES.

De Pitias,	324 ant. de J.-C.,	el áng. de la eclíp. =	23°52'41"
De Eratóstenes,	218 ant. de J.-C.,	—	= 23°51'20"
De Albategnio,	800 desp. de J.-C.,	—	= 23°35'40"
De Regio Montano,	1460 desp. de J.-C.,	—	= 23°30'42"
De Copérnico,	1525 desp. de J.-C.,	—	= 23°28'24"

Entre la primera observacion y la de Copérnico la diferencia es de 24 minutos.

1. *El gran período*, Pág. 308 y sig.

Su valor exacto en la época actual es de $23^{\circ} 27' 35''$.

Segun Delormel, la tierra empezó por una primavera perpétua cuyo recuerdo se encuentra en el fondo de todas las tradiciones. Durante el paralelismo fué nula la oblicuidad de la eclíptica; habia conformidad constante en las estaciones, calor suave y templado en toda la tierra y la vegetacion era espléndida y eterna. Aproximándose despues progresivamente la eclíptica á los polos, ocurrió el diluvio en el momento de su perpendicularidad sobre el ecuador. Posteriormente la eclíptica pasó de los polos y volvió hácia los trópicos, por lo que marchamos á otra nueva edad de oro que será seguida de otro cataclismo continuando así durante una prodigiosa evolucion de siglos ¹. Así por ejemplo, Dios puede colocar á unos séres para recompensarlos segun sus méritos y de un modo análogo á sus obras, en el tiempo del paralelismo; á otros despues en una clase intermedia, y en los tiempos de la mayor oblicuidad, á los que estén condenados á padecer y merecer con penosas pruebas un porvenir más feliz ².

La hipótesis de Delormel se funda en un hecho verdadero. Es cierto que la causa de las estaciones y de los climas es la inclinacion de la eclíptica sobre el plano del ecuador, influyendo directamente sobre la naturaleza favorable ó desfavorable de los diversos globos habitados. Se podria formar con este objeto el siguiente cuadro de nuestro sistema planetario, no teniendo en cuenta sino este solo dato :

1. *El gran periodo*, passim.

2. *Ibid.*, p. 311.

CUADRO DE OBSERVACIONES.

MUNDOS INFERIORES. (*Verdadero infierno.*)

*Urano*¹, *Neptuno*.

MUNDOS INTERMEDIOS.

Vénus, *Marte*, *Mercurio*. (Inferiores á la Tierra.)

Saturno, *la Tierra*. (Casi iguales.)

MUNDOS SUPERIORES.

*Júpiter*², *el Sol*. (Si está habitado.)

La inclinacion de la eclíptica terrestre se enlaza evidentemente con la inferioridad de nuestra region. Hé aquí en qué términos se expresa un autor moderno :

« La variedad y antagonismo de las estaciones, su rápida sucesion (ménos rápida sin embargo que en Vénus y sobre todo en Mercurio, en donde debe gastarse la vida con espantosa velocidad), la continua desigualdad del dia y la noche y por consiguiente la inconstancia de la temperatura, son otros tantos inconvenientes reales para los habitantes de la Tierra. No habrian existido esos inconvenientes si en lugar de estar inclinado, como lo está, el eje de rotacion, hubiera estado casi perpendicular al plano de la órbita (como en Júpiter, en donde es de $86^{\circ} 90'$), pues habria resultado de ello que los dias fuesen iguales á las noches en la Tierra, así como la temperatura seria especial en cada paralelo; al abrigo de las transiciones tan bruscas muchas veces del calor al frio y de la sequía á la

1. La inclinacion de la eclíptica es de 79° , lo que da 11° solamente para el eje de rotacion de Urano.

2. La inclinacion de la eclíptica es en Júpiter de $3^{\circ} 10'$, lo que da $86^{\circ} 10'$ para el eje de rotacion. Debemos notar que el ángulo de rotacion es siempre el complemento del ángulo de la eclíptica; y así el eje de rotacion de la tierra es de $66^{\circ} 32' 25''$.

humedad, tan funestas generalmente al sostenimiento del equilibrio fisiológico; al abrigo también de otros cambios meteóricos no ménos dañosos que trae fatalmente consigo el cambio demasiado súbito y frecuente de las estaciones, se efectuarían sosegadamente las funciones de la economía viviente en plena libertad según el ritmo normal de la salud, lo que verosímilmente habría contribuido en ciertos límites á prolongar nuestra existencia haciéndola más agradable á la vez. Y, según hace notar un sabio autor,¹ no hay duda que si estuviera en nuestra mano poner remedio á esa desgraciada oblicuidad del eje de la Tierra, la humanidad entera debería tratar de combinar sus fuerzas colectivas con las de todos los agentes físicos que ha sabido dominar para llevar á cabo el levantamiento gradual; pero siendo imposible á todas luces semejante empresa, debemos resignarnos absolutamente al orden material establecido, aunque sintiendo nuestra impotencia, y conformarnos con la imperfección notoria que de ello resulta para la región que habitamos. Es muy curioso ver que también Milton admite implícitamente la irrefragable imperfección de nuestra morada terrestre², pues dice en efecto, que

1. *Tratado filosófico de astronomía*, 1.^a parte, Cap. II, p. 147.

2. Hé aquí ese pasaje interesante :

Some say, he bid angels turn askance
The poles of earth twice ten degrees and more
From the sun's axle: they wit labour push'd
Oblique the centric globe.

else had the spring
Perpetual smil'd on earth with vernal flowers,
Equal in days and nights, except to those
Beyond the polar circles; to them day
Had unbenighted shone; while the low sun,
To recompense his distance, in their sight
Had rounded still th' horizon, and not known
Or east or west; which had forbid the snow
From cold Estotiland, and south as far
Beneath Magellan.

«Cuéntase que Dios mandó á los ángeles que inclinasen los polos de la tierra dos veces diez grados y más sobre el eje del Sol (el Ecuador). Con vigoroso esfuerzo empujaron el globo central (la Tierra); sin lo que hubiéramos gozado de una primavera perpétua, con flores verna-les é igualdad en las noches y los días, á excepcion de los que habita-sen hácia los círculos polares, para quienes hubiera brillado el día sin noche, mientras que permaneciendo siempre el sol bajo, en compensa-

ántes que pecaran nuestros primeros padres reinaba una primavera perpétua en la superficie de todo el globo, cuyo eje estaba derecho sobre la eclíptica; pero así que Adán y Eva hubieron comido del fruto prohibido, armados los principales ángeles de espadas flamígeras, salieron del cielo enviados para ir á inclinar los polos de la tierra dos veces diez grados y mas. Razonando en el sentido de esta ingeniosa ficción, diremos que hemos sido muy afortunados en que no los inclinaran mas, puesto que las estaciones hubieran sido mas bruscas y defectuosas ¹. »

ción de su distancia daría la vuelta á su vista alrededor del horizonte, y así no hubieran conocido ni oriente ni occidente; la nieve habria desaparecido del Estotiland helado, y hácia el sud existirían regiones magallánicas.» (*Paraíso perdido*, libro X.)

1. *Los Mundos, ó Ensayo filosófico sobre las condiciones de existencia de los seres orgánicos en nuestro sistema planetario*, por el doctor Plisson. Puede consultarse con utilidad esta curiosa obra, publicada en 1847. Mas debemos advertir á aquellos de nuestros lectores que recurran á dicho libro, que jamás puede encontrarse la verdad absoluta en semejantes indagaciones; pues como carecemos de medios para concebir la organización de los seres que habitan los demás planetas, debemos concretar á la tierra los puntos de comparación. Y ahora bien: siendo la naturaleza variada indefinidamente ¿quién podrá decir que no sea diferente su organización, modificándose profundamente así los modos de existencia trasmundana? El doctor Plisson juzga que la Luna y Vesta no están habitados por estar privados dichos globos de atmósfera y de agua. ¿Pero quién se atrevería á asegurar que es imposible suponer la existencia de seres capaces de vivir sin atmósfera y sin agua, ó por lo ménos en una atmósfera tal que todos los medios de investigación fueran inútiles á descubrirla mientras están ocultas las estrellas? Todo lo que podemos pensar razonablemente es que no podrían vivir allí habitantes organizados como nosotros. Los resultados de semejantes investigaciones están limitados esencialmente con arreglo al alcance de la ciencia terrestre; no se puede exigir á ésta más de lo que puede dar. Lo mismo diremos acerca de la cuestión de las causas finales, de las que es adversario decidido el doctor Plisson. Para comprender las causas finales de la vida planetaria, necesitaríamos saber lo que ignoramos, es decir: cuál es la organización de sus habitantes, cuál es la constitución física de los planetas, y qué necesidades sienten.

Solo daremos una respuesta á las negaciones del doctor Plisson. Creemos que está demostrado *a priori* el principio de las causas finales por la sola noción de Dios y por su cualidad de creador. Poco importa que no podamos demostrar el hecho de que la Providencia ha establecido un orden supremo en la disposición de los globos habitados; nosotros lo sabemos y lo creemos independientemente de toda experiencia. Sabemos y creemos que hay muchas moradas en la casa del Señor, unas como lugar de delicias y recompensas, otras como sitios de expiación, que en cada una existe correlación entre el orden físico y el moral, que el mal es siempre condicional y transitorio; que la más su-

Dicho autor llega á una conclusion perfectamente parecida á la que hemos emitido en nuestras obras precedentes sobre la inferioridad evidente de la region terrestre :

«Está probado claramente, á ménos de negarse á la evidencia, que la tierra no es, ni con mucho, el mejor de los mundos, aun entre los de nuestro sistema planetario ¹.»

Si está al abrigo de una discusion seria el punto

blime armonía preside al todo, y que las imperfecciones de tal ó cual mundo se enlazan con el plan general. No obstante, las sabias investigaciones del doctor Plisson pueden acercarse mucho á la verdad, si se considera que es muy probable que los globos de nuestro sistema planetario sean, entre los del universo, los que tienen más relacion entre sí y deben estar en el grado gerárquico más próximo.» (Véase la *Pluralidad de los Mundos* por Flammarion, Lib. II y Lib. V.)

1. Tambien ha demostrado Fourier los inconvenientes de la posicion del eje terrestre, inclinacion que es para él presagio de la futura corona boreal que debe regenerar el polo norte y remediar los defectos del eje del globo. «Si suponemos, dice, que jamás deba aparecer la corona, el eje deberia estar inclinado, para el bien de los dos continentes, una vigésima cuarta parte, ó sean siete grados y medio sobre el meridiano de Sandwich y Constantinopla.» Despues de describir el bien que de esto resultaria, añade: «Dios habria colocado el eje en el sentido que indico, si debiésemos estar privados de la corona boreal, por cuyo medio nuestro eje, que hoy se halla en tan desfavorable posicion, llegará á colocarse del modo más conveniente al bien general; y esto es un indicio poderoso de la necesidad de la corona y de su futura aparicion. Algunos sabios consideran con admiracion hasta á la araña, el sapo y otras asquerosidades de este jaez, en los que no podemos ver sino una obra repugnante del Criador hasta que no conozcamos los motivos que para hacerlas ha tenido; lo mismo sucede respectó al eje del globo cuya defectuosa posicion deberia inducirnos á desaprobamos las obras de Dios, ó á adivinar la aparicion de la corona que justificará ese yerro que á nuestros ojos ha cometido Dios. Pero ni sabemos determinar las correcciones que necesite su obra ni presentir las revoluciones materiales y políticas por cuyo medio se efectuarán aquellas.» (*Teoría de los cuatro movimientos*, edic. de Leipsic, p. 71 y 73.) Todos los desvarios de Fourier sobre este punto proceden de que ha olvidado la verdad que han proclamado todas las antiguas iniciaciones: la tierra, es el infierno (elmundo inferior). Si quitamos al mundo terrestre la idea de que es un lugar de prueba, de expiacion, de trabajo y de dolor, seria Dios el más incomprensible y maligno de todos los seres. Para no tener que confesar esta consecuencia irresistible imaginó Fourier su sistema cosmológico.

de partida, en que se apoya Delormel, falta mucho para que esté al nivel de la ciencia moderna su hipótesis de la vuelta periódica de la edad de oro y del cataclismo que le sigue. La mayor parte de los astrónomos juzgan que las variaciones del ángulo eclíptico son debidas, no á un movimiento ilimitado, sino á un movimiento oscilatorio cuyos límites precisos se pueden designar; tal fué la opinion de Euler y de Bailly; algun tiempo despues demostraron los cálculos de Laplace ¹ que el ángulo de la eclíptica oscilaba en un período larguísimo y con muy pausado movimiento entre 24° en el máximum y un mínimum que jamás desciende de 21° próximamente, variacion casi indiferente para la constitucion de nuestro planeta; Mr. Humboldt ha adoptado completamente esta opinion en su *Cosmos*. Si fuera cierta la hipótesis de Delormel, se deberia estender por analogía á los demás planetas del sistema, y de este modo Júpiter se hallaria en este momento en su edad de oro, Urano en su período terrible, y la Tierra se inclinaria, por el contrario, hácia los tiempos afortunados. No debemos hacer gran mérito de semejante opinion que en nada se opone al dogma de las vidas sucesivas. Podria acontecer que hubiera alternativas de felicidad ó de desgracia en los mundos inferiores de nuestro sistema planetario, lo que modificaria cada vez que esto sucediera el decreto de Dios en la distribucion de las almas; pero dicha suposicion no estaria de acuerdo entonces con el progreso indefinido de la humanidad, pudiendo decir con Fourier, que al

1. *Mecánica celeste*, T. II P. 31.

llegar el género humano al fin de su ciclo, tendrá una época de decrepitud. Preferimos la opinion contraria que nos parece más conforme con el plan de la Providencia.

Si Delormel creyó en la pluralidad de los mundos y manifestó ideas avanzadas sobre la astronomía; si tuvo además fé en la pluralidad de las existencias, es porque fué iniciado y adquirió estas doctrinas de las sociedades de que formó parte. En el análisis de sus escritos hallamos un hecho capital del mayor interés, y es que creia en el progreso de cada uno de los planetas, diciendo que tal ó cual globo, desgraciado en un principio y destinado á las pruebas y á los castigos, se cambiaba con el tiempo en una region afortunada que servia de parada y reposo á los séres que de ello se habian hecho acreedores. Es una grande idea, oscurecida sin embargo por la falsa opinion de que la decadencia seguia al progreso; pero eliminando esta última, queda la primera en toda la plenitud de su severidad y de su brillo.

CAPÍTULO III.

CÁRLOS BONNET.

Es imposible concebir mejor la magnificencia del universo y el plan de la creacion, ni describir más delicada y analíticamente las condiciones de la vida futura reservada al hombre de lo que lo ha hecho el pensador profundo de que nos vamos á ocupar. Sus detalles sobre el cuerpo espiritual, sobre los desarrollos progresivos de la inteligencia y de la moralidad de los seres, sus elevados y magníficos transportes hácia nuestro Padre que está en los cielos, realzan de tal modo sus opiniones que, aunque son fruto de una imaginacion viva y entusiasta, llevan el sello de la realidad más incontestable. Los notables párrafos que vamos á transcribir los tomamos sobre todo de su *Ensayo de Psicología*, de la *Contemplacion de la naturaleza* y de la *Palingenesia filosófica*; pero oiremos antes al gran maestro de Cárlos Bonnet y de otros muchos que le siguen, en un célebre pasaje de su *Teodicea* en donde habla de la preexistencia de las almas, porque es lo que ha servido de guia á Cárlos Bonnet, Dupont de Nemours y otros varios. Cárlos

Bonnet se aficionó mucho á las ideas de Leibnitz que ejercieron sobre él bastante influencia.

Hé aquí lo que dice este ilustre metafísico ¹.

« Despues de haber establecido tan admirable orden y reglas tan generales respecto á los animales, no parece justo que haya sido excluido enteramente el hombre de ellas y que todo se haga por milagro relativamente á su alma. Por tanto, mas de una vez he hecho notar que la sabiduría de Dios consisté en que todas sus obras estén en armonía, y que la naturaleza sea paralela á la gracia; esto me hace creer que las almas, que algun dia serán almas humanas, como las de las demás especies, han estado en las semillas y en los antepasados hasta Adán, habiendo existido por consiguiente desde el principio de todas las cosas, siempre á manera de cuerpo organizado, en lo que me parece están de acuerdo M. Swammerdam, y el R. P. Malebranche, M. Bayle, M. Pitcarne, M. Hartfocker y otras muchas personas tan inteligentes como ellos; además, dicha doctrina está confirmada por las observaciones microscópicas de M. Leuwenhoek y otros buenos observadores. Pero creo aún mejor, por muchas razones, que no existian entonces sino como almas sensitivas ó animales, dotadas de percepcion y sentimiento, desprovistas de razon, permaneciendo en aquel estado hasta el tiempo de la generacion del hombre al que debian pertenecer, recibiendo en aquel momento la razon; ya sea que haya algun medio natural de elevar un alma sensitiva al grado de alma razonable (lo que me cuesta trabajo concebir), ya que Dios haya concedido la razon al alma por una operacion particular ó, si se quiere, por una especie de *transcreacion*; y esto es tanto mas posible de admitir, cuanto que la revelacion demuestra otras muchas operaciones inmediatas de Dios sobre nuestras almas.

» Ahora bien; como soy partidario de las máximas que se sostienen y donde haya el menor número posible de excepciones (continúa Leibnitz), voy á decir lo que me ha parecido más justo en todos sentidos sobre tan importante cuestion: « Creo que las almas, y generalmente las sus-

1. *Teodicea*, parte I, §. 91.

tancias simples no pueden haber comenzado sino por la creacion, ni pueden concluir sino por el aniquilamiento; y como la formacion de los cuerpos orgánicos animados no parece explicable en el orden de la naturaleza sino suponiendo una preformacion ya orgánica, he inferido que lo que llamamos generacion de un animal es una transformacion y acrecentamiento; de consiguiente, puesto que el mismo cuerpo estaba ya organizado, es de creer que estaba animado y que tenia la misma alma; y viceversa, de la conservacion del alma una vez creada, deduzco que el animal se conserva igualmente, y que la muerte aparente es sólo una cubierta, pues no es presumible en el orden de la naturaleza que haya almas separadas enteramente de todo cuerpo, ni que lo que no comienza naturalmente pueda cesar por las fuerzas de la naturaleza.»

Vemos por lo expuesto que Leibnitz llega hasta admitir que la mónade humana comenzó por ser vegetal, despues animal, y que llegando al *summum* de la animalidad, recibió la *razon* por una especie de *transcreacion*. No discutiremos sobre este punto y le dejaremos completamente á un lado, observando sin embargo, que una cosa es la metempsicosis animal en lo pasado, y otra la metempsicosis animal en el porvenir. Esta última es de hecho absurda, y Leibnitz era un metafísico demasiado profundo para creer que se pudiera retrogradar hasta el bruto y la planta despues de haber recibido la *razon* por una especie de *transcreacion*. Lo único que debemos tener en cuenta de esta citacion, es que Leibnitz estaba firmemente persuadido de la *preexistencia de las almas*, como asimismo de la de los gérmenes organizados.

Veamos ahora cómo se espresa Cárlos Bonnet:

« Gracias á los importantes descubrimientos de la astronomía moderna, sabemos que hay planetas cuyo tamaño

es muchos cientos de veces mayor que el de la Tierra. También sabemos que este pequeño planeta que habitamos y que tan grande nos parece, es un millón de veces menor que el Sol á cuyo alrededor circula. Sabemos, por último, que las estrellas, que nos parecen puntos luminosos, son otros tantos soles parecidos al nuestro, y que alumbran otros mundos que por su prodigiosa distancia se ocultan á nuestras miradas.

» Si nos paramos un instante á reflexionar sobre la inmensidad del universo, sobre la magnitud maravillosa de esos cuerpos que ruedan magestuosamente por el espacio, sobre su número infinito, sobre las enormes distancias de esos soles que percibimos como puntos brillantes en la bóveda azul que está sembrada de ellos, y nos preguntamos después qué representa la Tierra en medio de esa inmensa multitud de soles y de mundos, tendremos que confesar que es como un grano de mijo en un vastísimo granero y ménos todavía.

» La filosofía nos inspira la más alta idea del universo, representándole como la coleccion sistemática ó armónica de todos los séres creados; nos demuestra que es un sistema, porque engranándose todas sus piezas unas en otras, por decirlo así, producen ese todo único que manifiesta patentemente la unidad y la inteligencia de la causa primordial.

» La existencia y los destinos particulares de todos los séres están en relacion con los de los séres correspondientes ó más próximos. El pasado decidió el presente, como el antecedente decide el subsiguiente; el presente decide el porvenir, resultando así la armonía universal de todas las armonías particulares de los séres coexistentes y de los séres sucesivos.

» La fuerza esparcida por todas las partes de la creacion anima esas grandes masas esféricas, cuya reunion forma esos diversos sistemas solares que no podemos enumerar y de los que sólo percibimos sus focos ó soles.

» El Sol obra, en virtud de esa fuerza, sobre los planetas y cometas que rige, á la par que estos obran sobre el Sol y así recíprocamente. Nuestro sistema solar influye sobre los sistemas próximos; estos hacen sentir su accion á otros más lejanos, penetrando así esa fuerza que anima á

todos de sistema en sistema, de masa en masa, hasta las extremidades más remotas de la creacion.

» No sólo armonizan entre sí todos los sistemas y grandes cuerpos de cada sistema, sino también relativamente con la coordinacion y destinos de los diversos seres que pueblan los mundos planetarios.

» Los grados en que están distribuidos los seres son infinitos, pero forman una sola escala, cuyos distintos puntos manifiestan los de la perfeccion corporal y la intelectual que contiene el universo.

» Así, pues, el universo es la suma de todas las perfecciones reunidas y combinadas, y el signo que representa la soberana perfeccion.»

¿De qué modo concibe Cárlos Bonnet la vida futura y sus desenvolvimientos sucesivos? Hé aquí sus ideas acerca de este punto :

« Si se estudian con detenimiento las facultades del hombre, observando su dependencia mútua ó la subordinacion que los encadena unos á otros y á la accion de su objeto, descubriremos fácilmente los medios naturales por los que se desarrollan y perfeccionan en nuestro globo. Podemos, pues, imaginar medios análogos más eficaces que llegarían á perfeccionar dichas facultades hasta el más alto punto.

» El grado de perfeccion que puede alcanzar el hombre en la tierra está en conexion directa con los medios que posee de obrar y conocer, y dichos medios se corresponden directamente con el mundo que habita en la actualidad.

» Si fueran más elevadas las facultades del hombre, no estarían en proporcion con el mundo donde debe pasar los primeros momentos de su existencia; pero á la vez se pueden perfeccionar indefinidamente dichas facultades, y concebimos perfectamente que pueden ya existir en el hombre algunos de los medios naturales que llegarán algun día á perfeccionarlas.

» Así, pues, puesto que el hombre estaba llamado á habitar sucesivamente dos mundos diferentes, su constitucion original debería contener cosas que se relacionasen con ellos.

El cuerpo animal debería corresponder exactamente al primer mundo y el espiritual al segundo.

» Dos medios principales que son: sentidos más exquisitos y otros nuevos sentidos, podrán perfeccionar en el mundo venidero todas las facultades del hombre.

» Los sentidos son el origen de todos nuestros conocimientos; nuestras ideas más reflexibles y abstractas derivan siempre de nuestras ideas sensibles.

» El espíritu no era nada, pero opera sin cesar sobre esa multitud casi infinita de percepciones diversas que adquieren por medio de los sentidos ¹.

De esas operaciones del espíritu que siempre son comparaciones, combinaciones ó abstracciones, nacen, por generacion natural, todas las ciencias y las artes.

» Destinados los sentidos á transmitir al espíritu las impresiones de los objetos, están en relacion con estos. El ojo lo está con la luz, el oído con el sonido, etc.

» Cuanto más perfectas, numerosas y diversas son las relaciones que los sentidos tienen con sus objetos, tantas más cualidades de los objetos manifiestan al espíritu, y más claras, vivas y completas son aun las percepciones de las cualidades.

» Cuanto más viva y completa es la idea sensible que el espíritu adquiere de un objeto, tanto más variada es la idea reflexible que se forma de él.

» Fácilmente comprendemos que nuestros sentidos actuales sean susceptibles de un grado de perfeccion muy superior al que tienen aquí, y que en ciertos individuos nos causa admiracion. Podemos formarnos una idea bastante precisa de ese aumento de perfeccion por los prodigiosos efectos de los instrumentos de óptica y acústica.

» Imaginémonos á Aristóteles, observando un mito con nuestros microscopios ó contemplando con el telescopio Júpiter y sus lunas; ¡cuál no hubiera sido su sorpresa y su asombro! ¡cuáles no serian tambien los nuestros, si revestidos de nuestro cuerpo espiritual, adquirieran nuestros sentidos toda la perfeccion que pudiesen recibir del sublime Autor de nuestro sér!

» O podremos figurarnos que nuestros ojos reunirán en-

1. *Ensayo analítico*, P. 528 á 530. Consúltese tambien el cap. XV de la *Palingenesia*, T. II, primera edic.

tonces todas las ventajas del microscopio y del telescopio proporcionadas á todas las distancias, y en ese caso ¡cuánto más superiores serán los vidrios de los nuevos anteojos á los que ha producido el arte y con los que se vanagloria!

»Lo que acabo de decir respecto de la vista se debe aplicar á los demás sentidos; tal vez el gusto, que tan necesario es á la nutricion, sea suprimido ó transformado en otro sentido de uso mas elevado y extenso.

»¡Qué rápidos serian nuestros progresos en las ciencias físico-matemáticas si nos fuera dado descubrir los primeros principios de los cuerpos, ya fluidos, ya sólidos! Entonces veriamos, por intuicion, lo que intentamos adivinar con cálculos ó razonamientos, tanto más inciertos cuanto más imperfecto es nuestro conocimiento directo. ¡Qué multitud innumerable de relaciones se nos escapan, precisamente porque no podemos distinguir la forma, proporciones y arreglo de esos corpúsculos infinitamente pequeños sobre los que sin embargo reposa todo el gran edificio de la naturaleza!

»No es tampoco ménos difícil concebir que el gérmen del cuerpo espiritual puede contener ya ahora los elementos orgánicos de los sentidos futuros que se desenvolverán despues de nuestra resurreccion.

»Los nuevos sentidos nos manifestarán propiedades en los cuerpos que ignoramos aquí. ¡Y cuántas serán las cualidades sensibles que no conocemos ahora y que luego nos llenarán de asombro! Solo conocemos las diferentes fuerzas esparcidas en la naturaleza por la conexion con los distintos sentidos en que ejercen su accion. ¡Cuántas fuerzas habrá cuya existencia no sospechamos remotamente, porque no tienen referencia alguna las ideas que adquirimos por nuestros cinco sentidos con las que pudiéramos adquirir con otros nuevos! ¹.

»Representémonos un hombre que naciera con una parálisis completa sobre tres ó cuatro sentidos principales, y que por causas naturales recobrasen éstos despues la vida y el movimiento en toda su plenitud: ¡qué multitud de percepciones nuevas, variadas é imprevistas adquiriría aquel hombre en corto tiempo! ¡qué aumento tan prodigioso de perfecciones resultaria para todas sus facultades!

1. *Ensayo analítico*, V, 779.

»Nosotros somos estatuas que, por decirlo así, no gozan sino de un sentido solo, pero cuyos sentidos restantes se desarrollarán en el mundo que la razón entrevé y la fé contempla.

»Los nuevos sentidos, encerrados en el alma en lo infinitamente pequeño, están en directa relación con el mundo futuro que es nuestra patria verdadera; mas también pueden tener conexiones particulares *con otros mundos que nos será permitido visitar* y en donde adquiriremos continuamente conocimientos y testimonios nuevos de las liberalidades infinitas del Bienhechor del universo.

»Elevemos nuestras miradas hácia la bóveda estrellada; contemplemos esa colección inmensa de soles y mundos diseminados en el espacio, y admirémonos de que ese gusanillo á quien se llama hombre esté dotado de razón suficiente para penetrar la existencia de aquellos mundos, dirigiéndose así hasta las extremidades de la creación ¹.

»Y esa razón, cuya vista es tan penetrante, tan activa su curiosidad y sus deseos tan vastos, elevados y proporcionados á la nobleza de su sér, ¿habría de habersido encerrada para siempre en los estrechos límites de un telescopio? Y ese Dios tan benéfico que se ha revelado á ella por medio de las maravillas del mundo que esa razón habita ¿no le habría reservado más altas revelaciones en esos otros mundos donde su poder y sabiduría brillan con mayor magnificencia aun, y donde se manifiestan por rasgos siempre nuevos, siempre variados é inagotables?

»Si nuestro conocimiento reflejado se deriva esencialmente de la intuición; si se aumentan nuestras riquezas intelectuales con las comparaciones que formamos entre nuestras ideas sensibles de todo género; si establecemos nuevas comparaciones á medida que adquirimos más conocimientos; si, por último, se desarrolla y perfecciona nuestra inteligencia al paso que nuestras comparaciones se extienden, varían y multiplican, ¿cuáles no serán el aumento y perfección de nuestros conocimientos naturales cuando no estemos limitados á comparar los individuos con los individuos, las especies con las especies, los reinos con los reinos, y nos sea dado comparar los mundos con los mundos?

1. *Contemplación de la naturaleza*, 1.^a parte, Cap. V.

»Si la suprema inteligencia ha dado variedad en la Tierra á todas sus obras, si no ha creado nada idéntico, si reina entre todos los seres terrestres un armónico progreso, si la misma cadena los enlaza á todos ¹ ¿cuán probable no es que esa maravillosa cadena se prolongue por todos los mundos planetarios, uniéndolos á todos; por esos mundos que no son sino las partes constitutivas é infinitesimales de la misma série ²?

»Hasta ahora únicamente hemos descubierto algunos eslabones de la cadena, y aun no estamos seguros de observarlos en su orden natural; seguimos muy imperfectamente ese admirable progreso á través de mil rodeos y tropezamos con frecuentes interrupciones; pero sabemos, no obstante, que esos vacíos no consisten en la cadena sino en nuestros conocimientos.

»Cuando nos sea permitido contemplarla, como supongo la contemplan las inteligencias para quienes ha sido hecho nuestro mundo principalmente; cuando podamos como ellos seguir su curso por otros mundos, entonces y solo entonces veremos su dependencia recíproca, sus relaciones secretas, la razon de cada eslabon, elevándonos así por una escala de perfecciones relativas hasta las verdades más trascendentales y luminosas.

»Cada mundo planetario tiene, pues, su economia particular, sus leyes, sus producciones, sus habitantes, y ninguna de estas cosas se encuentra de la misma manera ni en el mismo orden en ninguno de los planetas, pues seria indicio de esterilidad la repetición de los mismos modelos en diferentes mundos. ¿Cómo pues imaginarnos un término á la fecundidad de la inteligencia infinita? Si la metafísica superior nos demuestra que no hay en la tierra dos individuos absolutamente iguales; si minuciosas observaciones llevadas hasta el extremo parecen confirmar esta verdad, ¿cuáles no serán los caracteres que diferencian un mundo de otro y aun los dos mundos más próximos? Así, pues, cada mundo es un sistema particular, un conjunto de cosas que no se halla en otro punto del espacio, y ese sistema particular es respecto al general lo que un diente

1. *Contemplacion de la naturaleza*, 1.^a parte, Cap. VII; 2.^a parte, Cap. IX, X, XI, XII, XIII.

2. *Ib.*, 4.^a parte, Cap. XI.

ó una rueda en una máquina, ó mejor dicho aun, lo que es una fibra ó una glándula en un todo orgánico.

»¿Qué sentimientos inundarán nuestra alma cuando despues de estudiar á fondo la economía de un mundo volemos á otro y comparemos ambos? ¿Hasta qué punto llegará entonces la perfeccion de nuestra cosmología? ¿cuáles serán la generalidad y fecundidad de nuestros principios, el enlace, la multitud y exactitud de nuestras consecuencias? ¡Qué luz producirán tantos y tan varios objetos sobre los demás ramos de nuestros conocimientos, sobre nuestra física, geometría, astronomía, ciencias racionales, y principalmente sobre esa ciencia divina que se ocupa del Sér de los séres!

»Todas las verdades se enlazan unas con otras; las más lejanas se unen con nudos ocultos, y esto es lo que trata de descubrir el entendimiento humano. Newton debió felicitarle sin duda por haber sabido encontrar las relaciones secretas de la caída de una piedra con el movimiento de un planeta; transformado algun dia en inteligencia celeste, se sonreirá al pensar en ese juego de niños y en su elevada geometría verá tan solo los primeros elementos de otro infinito.

»La razon del hombre va sin embargo más allá de los sistemas planetarios; se eleva hasta el cielo en donde Dios habita; contempla el trono augusto del Antiquior de los días; ve cómo ruedan todas las esferas bajo sus piés, obedeciendo al impulso de su potente mano; oye las aclamaciones y alabanzas á los magestuosos cantos de esas gerarquías, exclama con el sentimiento profundo de su ruindad: ¡Santo, Santo, Santo! Él es el verdadero Eterno y el bueno, gloria á Dios en las alturas celestiales! ¡Paz á los hombres! ¡Oh profundidad de las riquezas de la bondad divina que no se limitó á manifestarse al hombre sobre la tierra por medio de los más diversos, afectuosos y múltiples rasgos, sino que consiente en introducirle algun dia en las moradas celestes y anegarle en un rio de delicias. Hay muchas estancias en la casa de nuestro Padre... si así no fuera, nos lo hubiera dicho su enviado: ha ido allá para prepararnos un sitio... volverá y nos llevará consigo á fin de que estemos donde él esté... donde él esté; no en el

vestibulo ni en el santuario de la creacion universal, sino en el Santo de los santos... donde él esté; donde estará el Rey de los ángeles y de los hombres, el Mediador de la nueva alianza, el jefe y el consumidor de la fé, el que nos ha abierto el nuevo camino por el que se llega á la vida; el que nos ha dado la libertad de entrar en el santo de los santos, el que nos ha hecho acerear á la ciudad del Dios vivo, á la Jerusalem celeste, á la innumerable multitud de ángeles y al mismo Dios que es nuestro juez universal.

»Si plugo á la soberana bondad adornar tan preciosa-mente la morada primitiva del hombre; si derramó sobre ella tan grandes beneficios, prodigó tantas dulzuras y acumuló tantos bienes; si la naturaleza toda trata de procurar al hombre inagotables manantiales de placeres; ¿qué digo? si esa bondad inefable envuelve, y encierra al hombre por todas partes, en la tierra ¡cuál será la dicha con que le colmará en la Jerusalem de los cielos! ¡qué bellezas, riqueza y variedad de magníficos espectáculos se presentarán á su vista en la casa de Dios, en ese otro universo que circuye todos los orbes planetarios, y en donde, existiendo el sér por sí, muestra á las gerarquías celestiales los signos más augustos de su adorable presencia!

»En las mansiones eternas, en el seno de la luz, de la perfeccion y de la dicha leeremos la historia general y particular de la Providencia. Iniciados entonces hasta cierto punto en los profundos misterios de su gobierno, de sus leyes y de sus dádivas, verémos con admiracion las razones secretas de tantos acontecimientos generales y particulares que hoy nos asombran y nos confunden, sumiéndonos en las dudas que no siempre disipa la filosofía, pero sobre las que la religion nos sostiene siempre. Entonces meditarémos sin cesar el gran libro de los destinos de los mundos, y nos detendremos sobre todo en la página que concierne á los de este pequeño planeta, tan caro á nuestro corazon, la cuna de nuestra infancia y el primer monumento de las complacencias paternas del Criador hácia el hombre. Descubrirémos allí con sorpresa las diferentes revoluciones que este pequeño globo ha sufrido antes de llegar á su forma actual y seguirémos con la vista las que tiene que sufrir en el trascurso de los siglos; pero lo que absorberá nuestra admiracion y reconocimiento se-

rán las maravillas de esa sublime redencion que encierra tantas cosas incomprendibles para nuestra limitada inteligencia, y que han sido objeto de las investigaciones y profunda meditacion de los profetas, y cuyo fondo desean ver los ángeles mismos. Una palabra de esa página nos trazará tambien nuestra propia historia y nos mostrara el por qué y el cómo de las calamidades, pruebas y privaciones que tan á menudo ponen á prueba la paciencia del justo en la Tierra purificando su alma, enalteciendo sus virtudes y que conmueven y abaten á los débiles. Llegados á ese grado superior de conocimientos, estaremos ya libres del origen del mal físico y del moral; entonces los veremos distintamente en su principio y en sus mas lejanos efectos y conoceremos positivamente que todo lo que Dios ha hecho es justo y bueno¹. En la Tierra no vemos más que efectos y aun estos los observamos superficialmente; todas las causas nos permanecen ocultas²; mas entonces veremos los efectos en sus causas, las consecuencias en sus principios, la historia de la especie en la del globo, esta última en la de los mundos, etc. Actualmente vemos confusamente las cosas y como por un cristal empañado; pero entonces las veremos cara á cara y conocemos en cierto modo lo mismo que hemos sido conocidos nosotros. En fin, como tendremos conocimientos incomparablemente más completos y claros de la obra, adquiriremos tambien otros mucho más profundos acerca de las perfecciones del obrero. ¡Y cuánto se perfeccionará incesantemente esa ciencia, la más sublime, la más vasta y digna de todas, ó mas bien la única ciencia, por medio del comercio íntimo con la fuente eterna de toda perfeccion! No me expreso bien, tartamudeo, y me faltan las palabras; quisiera poder emplear el lenguaje de los ángeles. Si fuera posible que alguna inteligencia finita agotase los conocimientos sobre el universo, hallaria siempre nuevos tesoros de verdades de eternidad en eternidad contemplando á su autor, y despues de millares de millares de siglos pasados en la meditacion, solo habria tocado ligeramente esa ciencia de la que únicamente poseen las inteligencias más superiores los primeros rudimentos. No hay ninguna verdad real sino en el que es; porque todo lo

1. *Contemplacion de la naturaleza*, parte I, Cap. III.

2. *Ensayo avulstico*, § 123, *Paling*, parte XII, P. 9, 40.

que es lo es por él; antes que ser fuera de él no hay mas que una sola existencia, porque no hay más que un solo sér cuya esencia sea existir, y que todo lo que lleva el nombre impropio de ser habia quedado encerrado en la existencia necesaria como la consecuencia en su principio.

» ¡Qué limitada, imperfecta, ciega y groseramente interesada es al presente nuestra facultad de amar! ¡Qué carnales y sensuales son todos nuestros afectos! ¡Qué estrecho es nuestro corazon! ¡Cuánto se opone nuestra constitucion física á la purificacion y exaltacion de nuestra facultad de amar! ¡Qué difícil es para ella concentrarse con alguna solidez en el Sér soberanamente adorable!

» Tal es en la tierra nuestra facultad de amar, sus límites, sus imperfecciones y defectos; pero esta fuerza excelente, impulsiva, tan fecunda en diversos efectos y tan expansiva, cuyo desenvolvimiento impiden hoy los lazos de la carne, se desprenderá algun dia de ellos, y el Sér que nos ha hecho para amarle así como á nuestros semejantes, ennoblecerá, purificará, exaltará nuestros deseos, y dirigirá todas nuestras afecciones hácia el fin más noble y grande.

» Cuando entremos en posesion del cuerpo espiritual y glorioso que la fé espera, se perfeccionará nuestra voluntad en relacion á nuestro conocimiento y sus deseos estarán al nivel de la suprema elevacion de nuestro nuevo sér, inclinándose incesantemente al verdadero bien. Todo su afan será alcanzar un objeto que es el mejor de todos ¹. »

Luego dice :

« El órden será la regla inmutable de sus deseos (los del alma) y el Autor del órden el centro de todos sus efectos. Como será muy reflexible, porque poseerá conocimientos muy variados y extensos, estarán constantemente sus inclinaciones en conformidad directa con la perfeccion de cada sér. El conocimiento señalará á cada uno su justo premio y fijará la escala exacta de los valores relativos; é iluminada la voluntad por el conocimiento no se equivocará ya más sobre el verdadero sentido de las cosas y no volverá

1. *Palingenesia*, parte XV, Págs. 116, 117, 120, 121.

á confundir la apariencia del bien con la realidad del mismo.

» Despojados para siempre nuestros sentidos de la parte corruptible de nuestro sér, siendo, en fin, incorruptibles y unidos á la luz ¹, no degradarán nuestros afectos, y nuestra imaginacion no podrá corromper el corazon; las bellas y grandiosas imágenes que sin cesar le presentará vivificarán y enardecerán todos los sentimientos; nuestro poder de amar se exaltará y se desarrollará cada vez más, y extendiéndose hasta lo infinito de la esfera de su actividad, abarcará todas la inteligencias y se concentrará en el Sér soberanamente benéfico. Nuestra felicidad crecerá con el vivo y puro sentimiento de la dicha de nuestros semejantes y de todos los séres sensibles é inteligentes, aumentándole aún la sensacion deliciosa y siempre presente de la aprobacion y del amor de Aquel que estará en todos. Y arderá en nuestro corazon el inefable fuego de la caridad celeste, que despues de enviar algunos destellos sobre la tierra, resplandecerá por todas partes en la mansion de la inocencia y de la paz. La caridad será eterna.

» La fuerza y el alcance de nuestros órganos son muy limitados en la tierra; si los ejerciéramos por largo tiempo sentiríamos ese penoso é incómodo sentimiento que expresamos con el nombre de cansancio. Para transportarnos, ó más bien, para arrastrarnos de un punto á otro, tenemos que superar continuamente una especie de resistencia ó pesadez. Nuestro pensamiento, esa bella facultad que todo lo decide en la vida intelectual, se debilita multiplicándose y se consume concentrándose. Nuestra memoria guarda con dificultad lo que la confiamos, y todos los dias pierde un tanto de su fuerza; la edad y otros mil accidentes la amenazan, la alteran y destruyen. ¿Qué más diré? nuestra máquina entera, esa máquina que nos es tan cara y en la que se nota un arte tan prodigioso, está á cada paso próxima á sucumbir bajo el peso de la continuada accion de sus resortes, subsistiendo muchas veces merced á socorros extraños, ó por mejor decir, artificiales. El principio de la

1. A nuestro juicio deberá formarse el cuerpo espiritual de que habla la *Revelacion*, de una materia semejante y análoga á la del éter ó la luz. (Nota de C. Bonnet.)

vida es precisamente el de la muerte y lo que nos hace vivir es en realidad lo que nos hace morir.

» Formado el cuerpo probablemente de elementos parecidos ó análogos á los de la luz, hará innecesarias esas reparaciones diarias que conservan y destruyen á la vez el cuerpo animal. El cuerpo glorioso que poseerémos algun dia subsistirá indudablemente por la sola energía de sus principios y el profundo mecanismo de su construccion; y se puede presumir con bastante fundamento que nuestro cuerpo etéreo no estará sometido á la accion de la pesadez como nuestros groseros cuerpos actuales, y obedecerá á todas las voluntades con facilidad y prontitud maravillosas, pudiendo transportarnos de un mundo á otro tal vez con igual celeridad que la luz. Al amparo de aquella economía de gloria ejercerémos sin fatiga todas nuestras facultades, porque los nuevos órganos en que nuestra alma desplegará su fuerza motriz estarán mejor proporcionados á la energía de esa fuerza, sin hallarse sujetos á la influencia de las causas perturbadoras, que conspiran incesantemente contra nuestra economía actual.

» Nuestra memoria se enriquecerá hasta lo infinito; se incorporará mundos enteros y trazará á nuestro espíritu sin confusion la inmensa nomenclatura de los mundos, sus revoluciones, su poblacion, legislacion, etc., etc. Y como los órganos están siempre en conexion con los objetos cuyas impresiones deben transmitir al alma, es de presumir que el conocimiento de tan prodigioso número de objetos diferentes entre sí, dependerá de la cantidad infinitamente superior á la que hoy está en proporcion con nuestra economía presente. Los signos ó imágenes de nuestras ideas se multiplicarán en numerosas variedades, se combinarán en relacion determinada con los objetos que representarán simbólicamente, y la lengua ó lenguas que entónces poseerémos serán tan expresivas, ricas y profundas, que sólo podemos formarnos una débil idea por las que conocemos hoy ¹.

» Précisamente porque veremos las cosas incomparablemente más perfectas, las expresarémos tambien de un modo incomparablemente más perfecto. En la tierra observamos que la perfeccion de las lenguas corresponde á la del

1. *Ensayo analítico*, Cap. VII, XXII; *Contemplacion de la naturaleza*, parte V, Cap. VI; *Análisis abreviado*, VII, VIII, IX, X, XI, etc.

espíritu, y que cuanto más conocimientos posee este, mejor se espresa; también vemos que el lenguaje perfecciona á su vez los conocimientos; la sabia lengua de los geómetras, esa bella lengua en donde hasta tan alto punto reside la expresion simbólica, puede ayudarnos á concebir la posibilidad de la lengua universal que llegarémos á poseer, y que aparentemente es la de las inteligencias superiores.

» Hay en el cuerpo animal muchas cosas que sólo conciernen á la conservacion del individuo ó á la de la especie; el cuerpo espiritual no contendrá sino cosas relativas al aumento de nuestra perfeccion moral é intelectual, y será en cierto modo un órgano universal de conocimiento y sentimiento; será además un instrumento universal con cuyo auxilio efectuarémos infinidad de cosas que ahora sólo podemos representarnos muy confusa y vagamente.

» Si el cuerpo animal y terrestre que la muerte destruye encierra tantas bellezas; si la menor de sus partes puede agotar toda la inteligencia y sagacidad del más hábil anatómico, ¡ cuántas no serán las del cuerpo espiritual y celeste que sucederá al cuerpo perecedero! ¡ Qué maravillosa será la anatomía que se ocupe de la economía de aquellos cuerpos gloriosos, descubriendo el mecanismo, el movimiento y objeto de todas sus partes; esa anatomía que comparará las relaciones físicas de la economía nueva con la antigua, y las más numerosas y complicadas de los nuevos órganos destinados á los objetos de la vida futura!

» Existe entre los hombres aquí en la tierra una variedad casi infinita de dones, talentos, conocimientos, inclinaciones, etc. La escala de la humanidad va elevándose por una série innumerable de grados desde el hombre más ignorante hasta el pensador profundo¹. Esa série continuará sin duda en la vida futura guardando las proporciones esenciales; quiero decir *que los progresos que hayamos efectuado aquí abajo en el conocimiento y en la virtud señalarán nuestro punto de partida en la otra vida y el puesto que ocuparémos*. ¡ Cuán poderoso es este motivo para estimularnos á aumentar incesantemente nuestro conocimiento y nuestra virtud!

» Todos los momentos de nuestra existencia están indi-

1. Véase lo que dice Bonnet acerca de las gradaciones de la humanidad en su *Contemplacion de la naturaleza*, parte IV, Cap. X.

solublemente ligados entre sí; jamás pasamos de un estado á otro sin motivo poderoso, ó con más propiedad, nunca se salta. La razon del estado subsiguiente se halla siempre en el estado que le precedió anteriormente ¹. La muerte no deja vacío alguno en la cadena, sino que es el eslabon que une las dos vidas ó las dos partes de la cadena. El fallo que el soberano Juez hará recaer sobre nosotros, estará basado en el grado de perfeccion intelectual ó moral que hayamos adquirido en la tierra, ó lo que es igual, en el empleo que hayamos dado á nuestras facultades y á los talentos que nos confiaron. Al que se le haya dado mucho, mucho se le pedirá y se dará al que tenga. La voluntad divina no cambia la naturaleza de las cosas, y en el plan que ha realizado no puede el vicio obtener las ventajas de la virtud ². Síguese de estos principios de la razon *que el grado de perfeccion adquirida marcará en la vida futura el grado de felicidad ó de gloria que gozará cada individuo*. La revelacion sanciona asimismo tan filosóficos principios; expresa con la mayor precision *la escala de la felicidad ó de la gloria* que la filosofía no se cansa de contemplar. Hay cuerpos celestes y terrestres; mas tambien hay diferencia entre el estado de los unos y el de los otros; el resplandor del sol difiere del de la luna; el de esta es distinto del de las estrellas, y aún el de cada una de estas es diferente del de las demás. Lo mismo será despues de la resurreccion. Y si no se quiere dar á esas notables palabras la interpretacion que las doy, citaré la formal declaracion que tantas veces repite la Escritura, á saber: «que Dios premiará á cada uno segun sus obras;» esto basta suficientemente para probar que los grados de la dicha futura serán tan diversos como hayan sido los grados de virtud. ¡Y cuánto no difieren los grados de la virtud en la tierra! ¡Cuánto se aumenta muchas veces la virtud del mismo sér con nuevos esfuerzos y reiterados actos! La virtud es una costumbre; es la costumbre del bien.

»Habrà, pues, *un flujo perpétuo de todos los individuos que forman la humanidad hácia la mayor perfeccion ó la felicidad más completa; porque cada grado de*

1. *Palingenesia*, parte XIV, Pag. 63, 64.

2. *Ibid.*, parte VIII.

CAPITULO IV.

DUPONT DE NEMOURS.

Si con profundo dolor hemos visto el poco aprecio que ha manifestado la humanidad hácia el eminente filósofo cuyos escritos acabamos de analizar, á pesar de ser tan digno de la mayor admiracion, ¿qué diremos de Dupont de Nemours, quien á las nobles cualidades de un alma llena de amor, unia el talento de verdadero pensador, siendo además el precursor de las creencias del siglo XIX? Ese olvido nos contrista sobremanera, y para que no se convierta en ingratitud, tomamos á nuestro cargo la tarea de sacar su ilustre nombre de la obscuridad, con objeto de que puedan inscribirle nuestros descendientes entre los mas gloriosos ¹.

Abrigamos la más completa seguridad de que en vano se buscaria entre sus contemporáneos (y aun con dificultad se hallaria entre los nuestros) escritor alguno que haya tenido tan firme fê en el verdadero

1. Véase la *Filosofía del Universo*, obra de Dupont de Nemours; *Oromasis*, poema filosófico, y sus muy curiosas Memorias del Institute (clase de ciencias morales y políticas).

destino del alma, que la haya demostrado con mas ardor y más lógicamente, y que haya trazado de un modo tan preciso la *filosofía del universo* moral y espiritual.

En primer lugar se dirige al hombre cuyas orgullosas presunciones le ciegan completamente :

«¿Es en tí donde se detendrá el progreso? dice. Levanta tu vista, pues era digno de ello; piensa, porque para pensar has nacido; te atreverás á comparar la distancia espantosa que tú mismo confiesas existe entre Dios y tú, con esa tan insignificante que me hace dudar entre tú y la hormiga? ¿Está vacío ese inmenso espacio? No lo está, porque no puede estarlo; no hay ningun vacío en el universo; y si está ocupado ¿por quién lo está? Nosotros no podemos saberlo, mas puesto que el lugar existe, debe haber en él alguna cosa.

»¿Por qué no tenemos ningun conocimiento evidente de los seres cuya conveniencia, analogía y necesidad siente nuestra reflexion, que es la que únicamente puede indicárnoslo? ¿De esos seres que deben superarnos en perfecciones, facultades y poder, como nosotros superamos á los animales de la última especie y á las plantas? ¿De esos seres entre los cuales existirá una gerarquía tan variada y gradual como la que nosotros admiramos entre los demás seres vivientes é inteligentes sobre los que tenemos predominio y que están subordinados al hombre? ¿De esos seres, muchas de cuyas diferentes categorías pueden acompañarnos en la tierra, así como nosotros estamos en compañía de animales que privados de la vista, del oído, del olfato, de los piés ó de las manos, no saben quiénes somos en el mismo instante que causamos su fortuna ó su desgracia, al paso que otras viajarán tal vez de un globo á otro, ó más elevados aun, irán de un sistema solar á otro con más facilidad que nosotros vamos de Brest á Madagascar?

»La razon consiste en que carecemos de los órganos y sentidos que necesitaríamos para que nuestra inteligencia comunicara con ellos.

»Así es como unos mundos abarcan otros mundos y co-

mo están clasificados los seres inteligentes, compuestos todos de una materia que Dios ha organizado y vivificado con mayor ó menor profusion.

»Esto es lo verosímil, y dirigiéndome á espíritus fuertes que no retroceden ante las concepciones atrevidas, diré que esa es la realidad.

»El hombre conoce perfectamente el interés que tiene por sí mismo en ser útil á las demás especies; y lo que es mejor aun, á la vez que más moral y agradable, el de prestarles servicios por su propia satisfaccion, sin otro motivo que el placer que esto le causa.

»Pues bien: lo que hacemos nosotros por nuestros hermanos menores, á pesar de nuestra escasa inteligencia y limitada bondad, los génius, los ángeles (permítaseme emplear estas palabras que están en uso para designar los seres que adivino y no conozco), esos seres que valen mucho más que nosotros, deben hacerlo y verosímilmente lo hacen por nosotros con más amor, frecuencia y extension, segun las ocasiones que les conciernen.

»Sabemos que hay inteligencias, y poco nos importa que estén formadas de una especie de materia compuesta de mezcla ó sin ella. Su parte de inteligencia es muy brillante y notable, muy demostrada y evidente, y contrasta singularmente con las propiedades de la materia inanimada que se pueden medir, pesar, calcular y analizar.

»Para comprender la accion que pueden ejercer en el mundo y sobre nosotros mismos las inteligencias sobrehumanas ó sobrenaturales que solo podríamos conocer por la induccion, la lógica y la comparacion que hacemos entre nosotros y los animales, aun los más inteligentes, que á pesar de cuidarlos con esmero y solicitud, no tienen la menor idea de nosotros, debemos llevar más léjos la analogía.

»Si esas inteligencias son superiores á nosotros y se hallan fuera del alcance de nuestros sentidos, es porque poseen mayor número de sentidos y su vida es más activa y está más desarrollada. Son seres más superiores que nosotros y sus órganos y facultades son más numerosas; al desplegar las facultades de que disponen segun su voluntad, así como empleamos las nuestras del mismo modo,

podrán disponer, trabajar la materia inanimada y obrar de la misma manera tanto entre sí como sobre los seres inteligentes inferiores á ellos, con mucha más energía y rapidez, luz y discrecion que nosotros lo hacemos respecto á los animales que están bajo nuestro dominio. Segun la marcha y las leyes de la naturaleza, las inteligencias superiores pueden, cuando les place, prestarnos importantes servicios que al mismo tiempo ignoramos.

»No podreis negar esta verdad sino alegando la razon especiosa de que lo que no podeis ver físicamente no existe, sosteniendo que, despues de Dios, sois los primeros seres. Yo os puedo decir que esta es la verdad apoyada por todas las leyes de analogia que nos es dado reconocer en el universo.

»Si no fuera así, el universo seria incompleto; pues al paso que su parte inferior estaria ordenada regularmente con gradaciones bien acentuadas y perfectas, su parte superior seria un vastísimo desierto. La vida, la inteligencia y la moralidad no existirían precisamente allí donde vemos comenzar y enriquecerse el reino de la inteligencia, de la moralidad y la vida; yo no podria pensarlo ni creerlo.

»Esta teoría tan necesaria al conjunto del mundo, y que á mi juicio es su complemento, tranquiliza mi corazón y mi creencia, pues existen numerosos hechos en su favor, y á los que no se puede aplicar el nombre de verosimilitud porque entonces no serian bastante satisfactorios á los ojos de los filósofos demasiado observadores y demasiado lógicos para dejarse convencer por la palabra casualidad y las dudas que trae consigo; en cuanto á los que se contentan con esto no argumentaré con ellos, pues no me parecen bastante experimentados, y no escribo para ellos.

»Pero si es tan rica la creacion en lo alto como aquí abajo; si los pasos que damos á tientas fuera del mundo visible se encaminan no obstante hácia la verdad; si esta es lo que debe ser, lo que la razon cree indispensable ¿de qué modo juzgais que nos sea posible interesar en favor nuestro á los protectores desconocidos que nos observan y que nosotros no vemos?

»Los que no tienen imperfecciones como las nuestras deben apreciar más lo que es bello y bueno de por sí.

»Nosotros no podemos esperar hacernos agradables á las inteligencias de grado superior con acciones que los hombres mismos reprobarian. Tampoco podemos vanagloriarnos de engañarlos con la hipocresía como á los hombres, cosa que hace más despreciable el crimen; pueden asistir á nuestras más secretas acciones y oír nuestros soliloquios, aun los que no pronuncian los labios. Ignoramos cuántas maneras tienen de leer lo que pasa en nuestro corazón; mientras nuestra pobreza, tosquedad é inepticia limitan nuestros medios de conocer, tocar, ver, oír y algunas veces analizar y conjeturar.

»La casa que un romano célebre en la historia queria construir de modo que estuviere abierta á las miradas de sus conciudadanos existe y en ella habitamos. Nuestros vecinos son los jefes y magistrados de la gran república, armados del derecho y del poder de recompensar y castigar hasta la intencion que para ellos no es un misterio. Y los que penetran más completamente las menores variaciones, las inflexiones más ligeras, son los más sabios y poderosos.

»En cuanto dependa de nosotros debemos tratar de no separarnos de los seres que nos son superiores. Si tanto nos interesa no admitir en nuestra plena amistad, en nuestra entera confianza y asidua sociedad más que á los hombres de mayor mérito; si los dulces estímulos de afecto, celo, bondad y capacidad que constantemente se renuevan entre ellos y nosotros contribuyen á mejorar diariamente nuestra condicion, ¿cuánto más ganaremos dándolos compañeros mejores y más perfectos aun, que no estén sujetos á nuestros innobles intereses, ni á nuestras pasiones ni errores, y sin que tengamos que bajar los ojos ante ellos?

Estos amigos no cambian, ni nos abandonan, ni se alejan nunca; siempre los hallamos en cuanto estamos solos. Nos acompañan en nuestros viajes, en el destierro, en el calabozo; revolotean en derredor de nuestro cerebro meditabundo y tranquilo.

»Podemos interrogarles y diríase que nos responden todas las veces que lo intentamos. ¿Y por qué no habrían de contestar? Nuestros amigos ausentes nos prestan igual ser-

vicio, pero solamente aquellos amigos que nos inspiran el más profundo respeto. Tambien podemos sentir alguna cosa parecida respecto á un personaje imaginario si se presenta á nosotros como reuniendo muchas cualidades heroicas y excelentes. ¡Cuántas veces me he dicho en los trances amargos de la vida, en medio de la lucha de las diversas pasiones: ¿qué haria en este caso Cárlos Grandisson? ¿Qué pensaria Quesnay? ¿Qué diria Turgot? ¿Qué me aconsejaria Lavoisier? ¿Qué le agradaria á su virtuosa compañera? ¿Cómo conseguiria yo el sufragio de los ángeles? ¿qué accion será más conforme al orden, á las leyes, á los fines benéficos del magestuoso y sapientísimo rey del universo? Porque se puede dirigir hasta Dios la invocacion sana y piadosa, el homenaje, el fervor de un alma ávida de hacer bien y cuidadosa de no envilecerse.

»¿Y á quién consultais, me direis, cuando hablais á vuestros amigos que ya no existen, ó á los que se hallan á treinta leguas de distancia, ó á los seres que suponeis y que no os responden sino del mismo modo?

»¿A quién consulto? A mi razon, á mi conciencia y á mi propia delicadeza. Jamás se consulta otra cosa cuando se conferencia con los amigos presentes, que al decirnos su pensamiento, no hacen más que evitarnos el trabajo de adivinarlo por su carácter. ¿Qué otras razones sino las nuestras podrán convencernos? ¿Qué voluntad que no sea la nuestra podrá determinar nuestras acciones? Somos inteligentes y por consiguiente libres; no pertenecemos á nadie, sino á nosotros mismos. Pero estando en la soledad, rodeado de la imágen de mis amigos, de la asamblea de las potencias aéreas, de los diversos coros de serafines y al pié del trono de Dios; entonces consulto la razon, la conciencia y la delicadeza, únicas facultades por las que pueda llegar la luz divina hasta mí, y que se amplifican al buscar una razon superior, desinteresadas de mí mismo por el exámen y sentimiento de la conveniencia más noble y general, exaltadas por la contemplacion del bello ideal.

Estos admirables y viriles pensamientos infunden el mayor respeto y veneracion hácia el autor cuyos párrafos citamos, y á nuestros ojos es muy digno de

afecto y estimacion; ningun escritor ha expresado en términos tan sentidos y verdaderos la importancia tutelar de nuestras comunicaciones con el mundo invisible, con el gran consejo de los antepasados, los héroes de la humanidad y mediadores entre Dios y los hombres. Profundamente conmovidos hemos transcrito esos magníficos pasajes, útiles como preliminares en el tribunal de nuestras futuras vidas y sus condiciones; vamos á proseguir y busquemos la creencia de nuestro autor, que procede eliminando el falso paraíso y el monstruoso infierno en tanto que se les considera como absolutos é inmutables.

«El paraíso de los cristianos, en donde no se hace sino cantar y donde no se mira ni se ama nada mas que el eterno Padre, que sin embargo quiso que todas sus criaturas fuesen benéficas como él segun su capacidad y excelencia, que se ayudasen unos á otros y por lo tanto se amasen, es el ménos verosímil y ménos ingenioso de todos los paraísos.

»El de Mahoma, mucho mas risueño, parece demasiado bárbaro ó demasiado humano.

»El de los poetas griegos y romanos, con los bellos paseos y sublimes conversaciones en los campos Eliseos, seria agradable el primer día, pasadero el segundo y al cabo de una semana fastidioso en extremo.

»Los infiernos de casi todos los pueblos y religiones como el Flegeton, la Estigia, la Gehenna de fuego, las Furias y sus serpientes, los diablos de Callot, los vientos, la nieve, los látigos guarnecidos de escorpiones, los alimentos envenenados, el humo, la ceniza, el hielo, las vastas calderas de aceite hirviendo, las camas de azufre inflamado, y la desesperacion más espantosa aun y todo esto eternamente por faltas pasajeras, son el colmo de la demencia más atroz, de la injuria, de la calumnia y la blasfemia contra la Divinidad.

»Únicamente los gimnosofistas, los brahmanes y su discípulo Pitágoras tuvieron algunas concepciones razonables,

respetuosas y santas sobre la proporcion de las penas con los delitos y sobre la clase de recompensas. Voy á exponer su doctrina completándola con una idea profunda de Leibnitz y con la observacion de un hecho general que demostrará cómo siendo limitados los castigos, las recompensas pueden ser ilimitadas; verdad que tengo en mucho porque es consoladora y nueva, porque podrá hacer germinar en los hombres, y aun por encima de ellos ¹, una ambicion noble y saludable, y porque está de acuerdo con la física, la moral, la filosofía del universo y con la dignidad de Dios y del mundo.

»El mundo es una obra bellísima y á la par una coleccion de obras siempre vivas, ayudándose continuamente y renovándose unas á otras. Todo es útil en su perpétua solicitud; la materia no está ociosa y mucho ménos la inteligencia. Si se destruye un cuerpo, otros veinte se forman y se destruyen para rehacer otro nuevo. Si un sér inteligente se oscurece, otros séres inteligentes brillan en seguida en el puesto que aquel ocupaba: *Uno avulso, non deficit alter* ²; todos trabajan y su trabajo produce su fruto y recompensa, todos los que se han hecho bien entre sí y con loable deseo, sirven de escala y via á trabajos mayores, más ingeniosos y provechosos.

»Guardémonos de imaginar que fuera del hombre todo es inercia, indolencia y estúpida inmovilidad. Eso es lo que se encuentra en las fábulas religiosas de la mayor parte de los pueblos; en las fábulas filosóficas de Epicuro y de una escuela moderna que si supo escribir no supo apenas pensar; eso es lo que en realidad no podría ser. Nosotros vemos una parte de la sabiduría eterna; tomemos sus alas para aproximarnos á la otra; esforcémonos por adivinar sus secretos, y entrever como puede derramar á torrentes progresivos la beneficencia, la justicia, la razon, la moralidad desde la mónade hasta Dios; si soñamos, soñemos por lo menos como filósofos, soñemos como hijos de un admirable Criador. ¿Quién sabe si al interrogar nuestra inteligencia á la suya con piadosa osadía se iluminará?

1. ¡Qué noble y magnífica idea! ¡el mundo material solidario del mundo espiritual y ambos mezclándose recíprocamente!

2. Si uno cae, en el mismo instante le reemplaza otro.

(VIRGILIO, *Eneida*, canto VI.)

»Parece que los séres inteligentes creados sienten la necesidad de animar los cuerpos, y esto es muy natural; porque formados en el seno de la materia, fueron hechos para cuerpos y tal vez aun *con una especie de cuerpo estremadamente sutil y ligero*, tan capaz de unirse á los que llamamos organizados, como el alcohol al agua, dotado de una expansion voluntaria y espontánea que imprime á los cuerpos orgánicos con que está unido un movimiento contrario en apariencia á las leyes de la mecánica, como la expansibilidad del aire encerrada en el nitro, excitada de repente por la combustion del azufre y del carbon, lanza una bala de cañon de modo que parece á los que no conocen su teoría, contraria en extremo á las leyes de gravedad.

»Si, como creo, el sér inteligente sobrevive á su corteza, permanece en el estado de mónade. Mas como no puede perder su inteligencia, que seria la muerte para él, debe conservar, en ese estado mismo en que está privado de sus órganos exteriores, la memoria, el remordimiento de sus faltas, la esperanza por el bien que ha hecho, el deseo vehemente de gobernar aun alguna cosa, regir un cuerpo cualquiera, la ambicion de alcanzar otra existencia más feliz que la que acaba de dejar, la facultad de invocar mentalmente á sus jueces, á sus superiores ó al juez supremo de todas las acciones y de todos los pensamientos, el jefe de todos los séres en general, para que le vuelvan á enviar lo más pronto posible á la vida, á los goces, á los medios de obrar y redimir sus faltas con mejor conducta, para merecer en fin su ascenso.

»Hasta que sea juzgado, ese estado de espera, que puede prolongarse más ó ménos tiempo, es ya *una expiacion, un purgatorio y grande ocasion de reflexiones y de buenas reflexiones, un perfeccionamiento de su sér*. De que pueda sentir el sér inteligente bajo la forma diminuta y condensada de la mónade todo lo que acabo de describir en el átomo aéreo ó ígneo que la cubre, y que no necesite tener presentes los objetos para recordarlos continuamente hallarémos frecuente ejemplo en nuestros sueños. No debe estrañarnos que un mismo principio inteligente pueda animar sucesivamente diversas formas bajo una figura y recibir la recompensa del trabajo que hizo bajo otra, ó gozar

de diferentes vidas, puesto que eso mismo observamos en los insectos, primero reptiles ó peces, despues crisálidas y por último volátiles.

»El recuerdo de la vida precedente seria un poderoso auxiliar para la que le sigue; tal vez si los séres superiores al hombre marchan gradualmente hácia la perfeccion, ascendiendo sin interrupcion, gocen de semejante beneficio como recompensa de su virtud anterior; puesto que todo bien produce el bien. Es probable que no se concederá esa gracia á los que habiendo sido degradados ó no habiendo llegado al rango de los séres cuya moralidad puede elevarse hasta Dios, la justicia ó la bondad divina les someta á otras pruebas con su fuerza sola, *comenzando ó volviendo á comenzar de nuevo esa carrera iniciativa de la verdadera moralidad.*

»Tal parece ser el estado del hombre colocado en los límites de los dos reinos; el primero de los séres animados visible á sus ojos y palpable á su mano; el último de aquellos cuya moral se extiende por debajo para proteger, por encima para instruirse, y cuya razon puede alcanzar hasta las ciencias que abarcan el mundo entero hasta la idea de la primera causa y del bienhechor universal. Se habrá podido decir á su inteligencia si ha sido castigada: «Ha concluido tu pena; el pasado está olvidado; se te concede que pueda cesar tu llanto y que lo olvides igualmente. »Bebe las aguas del Leteo; ahora se trata de saber si serás bueno por tí mismo, por amor á la virtud y sus consecuencias inmediatas, sin esperanza cierta para el porvenir, sin temor memorativo de lo que has sufrido. Marcha, ensaya el destino del hombre; se te permite ir á animar un feto.» En cuyo caso la nueva prueba está en proporcion de las faltas de la vida precedente.

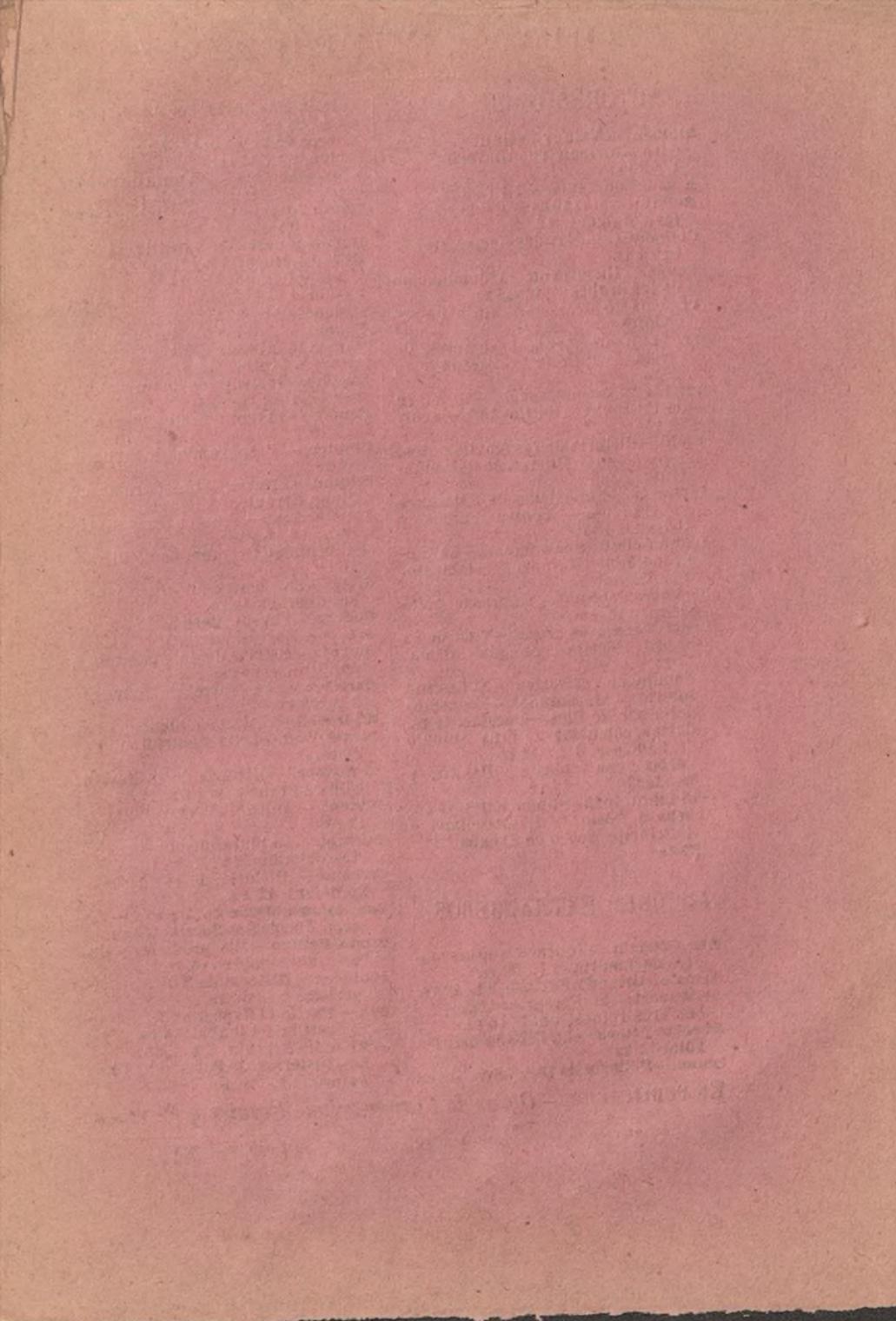
»Ese es el infierno proporcionado á los delitos y á su intensidad, no eterno para castigar el error de un momento, no cruel y desapiadado como el de un demonio caprichoso, implacable y feroz, sino equitativo é indulgente como los castigos de un padre; aquí no hay gritos, ayes, ni rechinamientos de dientes ni lloros. Es la mano del Dios misericordioso que perdona al castigar, que pone al alcan-

ce de todos el poder de volver á él, y el de corregirse, perfeccionarse y merecer sus beneficios, no cesando de derramar algunos aun sobre aquellos que deben purgar sus culpas, como un gobierno sabio y humano se ocupa en procurar á los presos aire puro y saludable, alimento sano y abundante y trabajo útil y regenerador. Dios no es el Dios del mal, y si el mal existe en el mundo, procede de las propiedades esenciales de la materia y del abuso que pueden hacer y hacen algunas veces de su libertad los seres inteligentes criados y fabricados de materia. Cualquiera clase de crueldad es odiosa á los ojos del que empleó su sabiduría, poder y gloria en producir la vida, la razon y el amor. La maldad no tiene asiento cerca de su infinita bondad, ni en su sér ni en sus acciones. Sus mismos castigos, siempre justos é inevitables, pero tambien prudentes y moderados, no son un mal en la acepcion de la palabra; son únicamente la carencia de algun bien. En la vida actual son la privacion de la paz interior, de la consideracion, del aprecio, de la amistad, del amor, y de todos los goces, alegrías y auxilios que les acompañan. Despues de esta vida son los remordimientos, la expectativa y la degradacion; pero siempre está abierta la puerta del Arrepentimiento y de la Esperanza, deidades auxiliares encargadas de encaminar tarde ó temprano los seres inteligentes á los pensamientos loables, á las resoluciones virtuosas, á las acciones benéficas, al consuelo y á la felicidad.

»¡Si así es como Dios castiga ¡oh! cuán bien sabe recompensar!

»No creais que por haber ascendido al rango de criatura sobrehumana y haber alcanzado un estado superior de recompensa, seais susceptibles de otro género de felicidad. Aquella por cuya prueba habeis pasado llega hasta el empireo; puede solamente aumentarse con sensaciones más variadas y múltiples, penetrando hasta el fondo de almas más dignas aun, más desarrolladas y enérgicas.

»Tal es siempre el efecto de una organizacion más rica y de una inteligencia superior que emplea mejor su organizacion. Vemos entre los hombres diferentes grados, que son otros tantos escalones posibles de recompensa y de castigo. Unos son malvados, otros brutales; pero si no tienen vicios y son bondadosos, pueden pasar en la segunda vida



OBRAS PUBLICADAS

AUTORES NACIONALES.

- Aleman.**—Vida y aventuras del pícaro Guzman de Alfarache. Dos t. 28 rs.
- Amadis de Gaula.**—4 t., 56 rs.
- Bofarull.**—Hazañas y recuerdos de los Catalanes. 12 rs.
- Cervantes.**—Novelas ejemplares. 2 t., 24 rs.
- Conde.**—Historia de la dominación de los árabes. 3 t., 42 rs.
- Fr. Luis de Granada.**—Guía de pecadores. 2 t., 28 rs.
- Fr. Luis de Leon.**—Nombres de Cristo.—La Perfecta Casada. 2 t., 28 rs.
- Infante D. Juan Manuel.**—El Libro de Patronio, ó el Conde Lucanor. 12 rs.
- Melo.**—Historia de los Movimientos, Separación y Guerra de Cataluña. 14 rs.
- Moncada.**—Expedición de Catalanes y Aragoneses, contra Turcos y Griegos. 12 rs.
- Padre Scio de San Miguel.**—La Sagrada Biblia.—Nuevo Testamento. 4 t., 56 rs.
- Saavedra Fajardo.**—Empresas políticas. 2 t., 28 rs.
- Santa Teresa de Jesús.**—Vida de la Santa, escrita por ella misma. 14 rs.
- Camino de Perfección.—El Castillo interior ó las Moradas.—Conceptos del amor de Dios.—Poesías. 44 rs.
- Cartas, con notas de Fray Antonio de San José. 3 t., 42 rs.
- Cartas, con notas de Palafox y Mendoza. 3 t., 42 rs.
- El Libro de las Fundaciones. 14 rs.
- Trueba y Cósio.**—El Castellano ó el Príncipe Negro en España. 2 t., 28 rs.

AUTORES EXTRANJEROS.

- Aimé-Martin.**—Educación de las madres de familia. 2 t., 28 rs.
- Ariosto.**—Orlando Furioso. 3 t., 42 rs.
- Arlincourt.**—El Peregrino. 14 rs.
- Los Tres reinos, un t. 14 rs.
- Beecher Stowe.**—La Cabaña del Tío Tom. 12 rs.
- Blanc.**—Historia de Diez años, ó sea

de la Revolución de 1830 á 1840. 7 t., 98 rs.

- Briere de Boismont.**—La menstruación. 2 t., 14 rs.
- Crétineau-Joly.**—Historia de la Compañía de Jesús. 7 t., 98 rs.
- Dante Alighieri.**—La Divina Comedia. 16 rs.
- Defauconpret.**—Masaniello. 14 rs.
- Devay.**—Historia del Hombre y de la Mujer casados. 10 rs.
- Descuret.**—La Medicina de las pasiones. 2 t., 16 rs.
- Duguet.**—Tratado de los principios de la fe cristiana. 3 t., 42 rs.
- Dumas.**—Teatro. 1.^a série. 44 rs.
- Du-Puy.**—Instrucción de un padre á su hija. 12 rs.
- Fénélon.**—Aventuras de Telemaque. 12 rs.
- Figuier.**—Después de la muerte. 14 rs.
- Filipon y Huart.**—La Parodia del Judío Errante. 2 t., 30 rs.
- Flammarión.**—Dios en la naturaleza. 16 rs.
- Pluralidad de mundos habitados. 46 rs.
- Gloja.**—La Ciencia de querer y de ser querido. 14 rs.
- Goethe.**—Fausto, poema. 12 rs.
- Grossi.**—Marcos Visconti. 14 rs.
- Guizot.**—Historia de la Civilización en Europa. 14 rs.
- Harrison.**—La Torre de Londres. 2 t., 28 rs.
- Hildreth.**—El Esclavo blanco. 12 rs.
- Jorge-Sand.**—Lelia-Espiridion. 2 t., 28 rs.
- Leynadier.**—Historia de la Revolución de Francia en 1848. 12 rs.
- Mignet.**—Antonio Perez y Felipe II. 12 rs.
- Pezani.**—La pluralidad de existencias del alma. 16 rs.
- Saintine.**—Historia de la hermosa Cordelera. 12 rs.
- San Alfonsi Marie de Ligorio.**—Lexicon Theologiae Moralis. 44 rs.
- Silvio Pellico.**—Mis prisiones y Deberes del hombre. 14 rs.
- Stolberg.**—Historia de Ntro. Sr. Jesucristo. 2 t., 28 rs.
- Sue.**—Martin el Expósito. 5 t., 66 rs.
- El Castillo del Diablo. 14 rs.
- El Judío Errante. 7 t., 98 rs.
- Los Misterios de Paris. 5 t., 70 rs.
- Ariuro. 2 t., 28 rs.

EN PUBLICACION.—Obras de Flammarión, Figuier y Pezani.